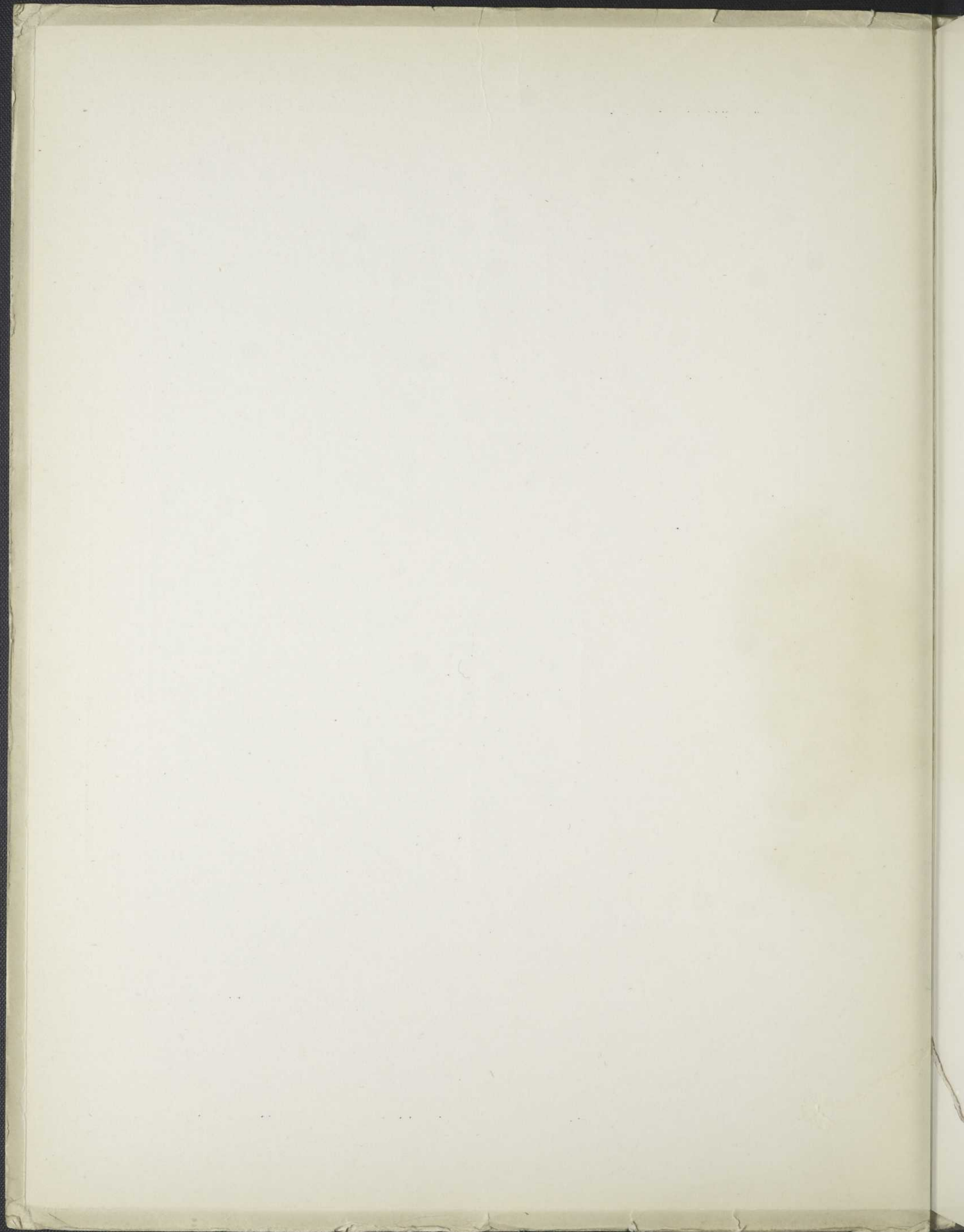


PER
R-383
EX-2
15

REVUE
DOMINICAINE





STATE OF NEW YORK

IN SENATE
January 1, 1880

REPORT
OF THE
COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

FOR THE YEAR
1879

ALBANY:

WILEY & PUTNAM, PRINTERS.

1880

NEW YORK:

WILEY & PUTNAM, PRINTERS.

1880

ALBANY:

WILEY & PUTNAM, PRINTERS.



1

2

To

TÉ

H

S
C
T

400

44

T

7

1

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Lanquetier-Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1^o COURS RÉGULIERS:

(A) TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

(B) DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL



PROSPECTUS sur DEMANDE

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2^o COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3^o COURS DE SOIRS

COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.

J. IGN. BILODEAU

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

J. S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles
et de Rembourage
Carrosserie endommagée
et débassage de tous genres.

Spécialité:—
Peinture Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories
Canada Ltd., Canadian Cork Co., Ltd., K. V. Gardner Ltd.
Tél. 5992 13, rue d'Aiguillon Québec, P. Q.

AUX COMMUNAUTÉS ET MEMBRES DU CLERGÉ

Demandez-nous un échantillon gratuit de notre Delecto liquide.
C'est un substitut du sucre, et peut avantageusement le
remplacer dans la préparation des aliments où il est requis.

J. E. LAVOIE ENRG.

TÉL. 3-2475

251, ST-JOSEPH, QUÉBEC

ARMAND MATHIEU (Tél. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (Tél. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, QUÉBEC, P.Q. tél. 2-2240

TÉL. 3-0194

ANTONIO TRUDEL

ASSURANCES GÉNÉRALES

VIE - FEU - VOL — AUTOMOBILES - ACCIDENTS

70, RUE FRASER

QUÉBEC

CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.
Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes
et Enfants, Brassières, Corsets, Supports
Orthopédiques, Maternité, etc.

Démonstration gratuite à domicile

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

SPÉCIALISTE EN CORSETTERIE MÉDICALE

75, ST-JEAN

TÉL. 2-7553

QUÉBEC

Spécialité: Ceintures chirurgicales

TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 4IÈME RUE
LIMOILOU — QUÉBEC

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUÉBEC

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE

QUÉBEC

MESSIEURS,

La ceinture Spencer éloigne la fatigue, soulage les maux de dos dus à une entorse, à un effort excessif, au mauvais maintien.

HERNIE — SURMENAGE
FAIBLESSE DORSALE
ETC., ETC.

CORSETS SPENCER

DESSIN CRÉÉ SPÉCIALEMENT POUR VOUS

M.-JEANNE MORIN
GÉRANTE DU DISTRICT DE QUÉBEC

TÉL. 2-2287

8, DE LA FABRIQUE, QUÉBEC

MESDAMES,

Demandez toujours un corset Spencer. Spécialement dans les cas de maternité.

TÉL. 6070

Arthur Cloutier et Fils Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

#

252, D'AIGUILLON

QUÉBEC

Gardienne fidèle des épargnes en temps de paix, la Banque assume une double mission en temps de guerre : elle concourt à la sécurité financière du pays et elle protège l'avenir de chacun de ses déposants.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS

REVIVEZ-VOUS
ou
TÉLÉPHONEZ À
BE 3984

La Photogravure Nationale Limitée
202 OUEST, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY - MONTRÉAL

COURS PRIVÉS
Prof. J.-L. ARBIQUE, B. A.
Cours complets : classique, commercial
Préparation spéciale des examens collégiaux — Deux cours par jour : avant-midi et après-midi — JOUR ET SOIR
Etudes surveillées, 4567, rue St-Denis — Montréal

Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

245, avenue McDOUGALL

Outremont, P. Q.

Tél. CRescent 4183

SPÉCIALITÉ :
Pains et Gâteaux de fantaisie

BOULANGERIE C. LANGEVIN

1003, AVENUE EGAN — TÉL. : YOrk 6863

VERDUN

Essayez-les, vous aurez entière satisfaction



tél. CR. 9957

6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE :
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.



Tél.
Fitzroy
8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5 5 6 5
Chemin de la
Côte St-Paul
Montréal

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Rédacteur en chef: Omer HÉROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE

CANADA.....\$ 6.00

(Sauf Montréal et banlieue)

E. Unis et Empire Britannique 8.00

UNION POSTALE..... 10.00

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturiers
de chaussures

ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
7 à 8 - P.M.

Dr P. del Vecchio

SPECIALITÉ:

MALADIE/ CHRONIQUE/
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FA. 1895

900 e.t. / Sherbrooke

La sauvegarde de la famille

L'économie est l'art d'ordonner ses dépenses. Sans la pratique de cette vertu sociale, la famille ne connaît aucune sécurité, elle est vouée, tôt ou tard, à la ruine.

Protégez votre foyer, préparez l'avenir des vôtres, assurez-vous une vieillesse heureuse et digne en vous constituant petit à petit les réserves nécessaires.

Prenez dès aujourd'hui l'habitude de l'épargne.

Banque Canadienne Nationale
S-Hyacinthe, P. Q.

TÉL.
FRONTENAC
3186*

LAITERIE
PERFECTION
DAIRY LIMITED

2565
CHAMBLY
MONTRÉAL



SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872

QUÉBEC: 104 ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS:

OUVRAGES D'ÉGLISES,
COUVENTS, ÉCOLES,
ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH,
MONTRÉAL

TÉL.
2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

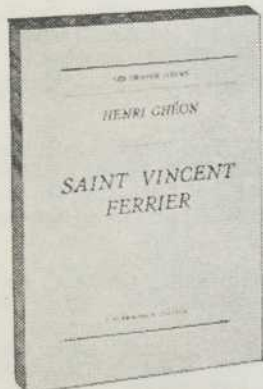
67, rue
WELLINGTON
HULL, P.Q.

marcel martel enrg.

couturier pour dames

1519, rue Mackay, Montréal

Tél. Lancaster 3568 *



HENRI GHÉON
présente

Saint Vincent Ferrer

Ghéon ne s'éloigne pas de notre temps en nous présentant saint Vincent Ferrer qui prêche la pénitence à un monde puéril et troublé.

Un volume de 200 pages — Prix : \$1.00

Bonnes adresses à consulter

- ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :**
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal
- ACCESSOIRES ET AMEUBLEMENT DE BUREAU :**
Laliberté, G., 124, Durocher, Tél. 3-3430 Québec
- AMEUBLEMENTS :**
Dupont, A. L. Ltée, 4020 est, Ste-Catherine, FR. 0828, Montréal
- AMEUBLEMENTS, LESSIVEUSES, RADIOS, ETC. :**
Viau, H. O., 4270 ouest, St-Jacques, Tél. WE. 2142, Montréal
- ARCHITECTES :**
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal
- ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MT.**
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.
- ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :**
Bélangier et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec
- ARTICLES DE SPORT :**
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec
- ASCENSEURS :**
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec
- ASSURANCES GÉNÉRALES :**
Tougas, Aimé, 500 Place d'Armes, Tél. BELAIR 2041, Montréal
- ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :**
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 Québec
- ASSURANCE SUR LA VIE :**
La Solidarité, 126, St-Pierre Québec
- AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :**
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 Québec
- AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-CARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES :**
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946
- AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :**
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 Québec
Gagnon, J.-E., Enrg., 65, Charest, Tél. 4-2500 Québec
- AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :**
Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 Québec
- AVOCATS :**
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 Québec
Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031, Montréal
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.
- BANQUES :**
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal
- BEURRE D'ÉRABLE :**
Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,
51 ouest, Laurier, Tél. DOLLARD 2433, Montréal
- BISCUITS ET GÂTEAUX :**
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.
- BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :**
Côté, Valère Inc., 187-lère avenue, Tél. 4-4491, Québec
- BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :**
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.
- BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :**
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun
- BONBONS EN GROS :**
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, prop.,
83, Sault-au-Matelot, Tél. 4-1167, Québec
- BOUCHERS, ÉPICIERIS : QUEBEC MARINE GROCERS :**
Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505 Québec
Swift Canadian Co. Ltd., 153, St-Roch, Tél. 4-2461 Québec
- BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :**
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec
- BUANDERIES :**
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal
- CARROSSERIES D'AUTOS (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :**
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal
- CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :**
Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec
The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec
Syndicat National du Combustible Inc.,
67, Buade, Tél. 7111, Québec
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :**
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal
- CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :**
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 Montréal
- COLLÈGE BILINGUE COMMERCIAL :**
O'Sullivan Bilingual College, 132, St-Jean, Tél. 3-5505, Québec
- COLLÈGE VERSAILLES :**
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal
- COMPLIMENTS :**
Compliments d'un ami : C. N. E.
Compliments d'un ami : J. E. S.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.
W. A. Baker, Palais de Justice Montréal
- CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :**
Tétrault Frères, 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun
- CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :**
Mademoiselle Enrg., 89, Cartier, Tél. 5522 Québec
Salon Élégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543 Québec
- COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :**
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec
- COURS PAR CORRESPONDANCE :**
International Correspondence Schools Canadian Ltd.,
115, St-Jean, Tél. 2-5905, Québec
- COURTIERS D'OBLIGATIONS :**
Frs Letarte, Prés., L.-A. Pedneault, Vice-Prés.
La Corporation de Prêts de Québec,
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec
- COURTIERS EN ÉPICERIES :**
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 Montréal
- COUVREURS :**
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 Québec
- CRÈME GLACÉE :**
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 Québec
- DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :**
Bouchard, J. & Fils, 54-5e rue, Tél. 4-1113 Québec
- DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :**
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Épée, Tél. DO. 2950 Montréal
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec
- DRIVE YOURSELF :**
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec
- EAU DE JAVELLE :**
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoulu) 4-2661, Québec
- ÉLECTRICIENS, MOTEURS, GÉNÉRATEURS ET RÉPARATIONS :**
Guay & Frère Enr., 7, de la Salle, Tél. 4-1811 Québec
- ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :**
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179 Québec
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 Québec
- ÉPICIERIS-BOUCHERS :**
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.
- ÉPICERIES EN GROS :**
D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 Québec

Bonnes adresses à consulter

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAIN, FOIN, BOIS, CHARBON :

Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

FERRONNERIE D'ART :

Les Frères Lebrun, 456, Niverville Trois-Rivières

FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 Québec
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Fourrures de Luxe, 7, Ste-Ursule, Tél. 4-0864 Québec
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 Québec
Zicat, Laurent, 579, St-Jean, Tél. 9627 Québec

FRUITS ET LÉGUMES :

Leblanc, A., 93, St-André, Tél. 2-3981 Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :

Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070 Québec

GRAVURES (IMAGES ET CARTES GRAVÉES) EMBOSSEMENT :

Fréchette, Louis, 46, Côte de la Montagne, Tél. 2-7775, Québec

HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HUILE À BRÛLEURS :

Trudelle Petroleum Enrg., 195, Franklin, Tél. 3-1352 Québec

IMMEUBLES :

Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322 Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :

Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 Québec

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :

Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.

Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

"Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
Coopérative Lait et Crème, 4101 est, N.-Dame, AM. 2171, Mtl.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :

Librairie J. A. Parent, 310 1/2, St-Joseph, Tél. 5630 Québec

LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. El. 4677 Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 Ottawa

LIQUEURS DOUCES :

Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891 Québec

MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, I.A. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :

Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :

Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HARbour 7630, Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 268, St-Paul, 2-6408, Québec

MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HARbour 0630 Montréal

MEUBLES, DIVANS, STUDIOS, MATELAS À RESSORTS, PRÉLARTS :

Vézina & Filion Enrg., 227 — 3e avenue, Tél. 4-2300 Québec

NETTOYEURS ET TEINTURIERS :

Breton, J.-H., 2461, des Carrières, Tél. CR. 4168 Montréal

NOTAIRES :

Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 St-Hyacinthe
Lemire, André, 4226, St-Denis, Tél. HARbour 8856 Montréal

PÂTISSERIE, MME ALPH. MALOUIN, PROP. :

La Pâtisserie Enrg., 34 1/2, Victoria, Tél. 3-0901 Québec

PHARMACIENS :

Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 Québec
Pharmacie Canadienne, Mme L. Lippens, prop.,
1661 ouest, Notre-Dame, Tél. WI. 1771, Montréal

PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :

Edwards, W. B., 259, St-Jean, Tél. 2-7595 Québec
Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 Québec

PIERRE :

Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 Québec

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 Québec
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec
Morin Enrg., J. B., 14, rue Champlain, Tél. 2-5548 Québec

PLOMBIERS — OUVRAGE DE MARINE :

Morin, L.-P., 31, Sault-au-Matelot, Tél. 4-3617 Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :

Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 Montréal

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :

Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec
O'Neill & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594 Québec

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal

RESTAURANTS :

Le Roi du Chien Chaud Enrg.,
1478 est, Sainte-Catherine, Tél. AM. 6969, Montréal

TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :

Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

VIANDES EN GROS (FRAÎCHES ET FUMÉES) :

Marché de Québec Enrg., 26-28, 1ère rue, Tél. 2-2016 Québec

VIOLON (COURS THÉORIQUES) :

Talbot, J. Robert, 255, Fraser, Tél. 5244 Québec

Sommaire

Février 1944

- H.-M. ROBILLARD, O. P. : *La poursuite*
« Et toi, pourquoi courir, ma pauvre âme insensée !
Comment la fuirais-tu, la main qui t'a blessée ?
Il ne poursuit pas, il attend, le chasseur Dieu ».
- G.-H. LÉVESQUE, O. P. : *Le mauvais maître*
« Nous gémissons sous ses chaînes, mais avec une perversité où entrent des délices ».
- Clément MORIN, P. S. S. : *A la manière de... L'Heure dominicale*
« Dimanche — Cinq heures — L'Heure dominicale »
- BERTHELOT BRUNET : *Lettre à Joseph Ouvrard
sur Chesterton et le lyrisme du bon sens*
« Allons à la pêche chez Chesterton. La rivière est maligne, elle a du courant : mais je ne connais pas d'eau plus claire et plus saine ».
- H.-M. ROBILLARD, O. P. : *Amitié*
« Lui, comme c'est lui ! Rien n'est changé en lui, pas même la couleur préférée de l'habit, pas même ce patois grognard qui annonçait sa venue, pas même cette contrainte majestueuse et ce grognement intérieur par quoi on pouvait l'écouter penser ».
- REX DESMARCHAIS : *Le plus pur de nous tous*
« Il n'appartenait ni à la race innombrable des *assis* ni à la race sans nombre des *accroupis* mais à celle, très clairsemée, des sauteurs, des coureurs de risques ».
- Directives pratiques*
- J.-M. PARENT, O. P. : L'encyclique « *Mystici Corporis* ».
A. SAINT-PIERRE, O. P. : « L'heure de M. Tronson ».
H.-M. ROBILLARD, O. P. : Une lettre et sa réponse au sujet de la limitation des naissances.
- Le sens des faits*
- ALBERT LACROIX : La Société canadienne d'Histoire de l'Eglise.
CRITICUS : Autour de « L'abatis ». — A quoi rêve un évêque chinois.
- L'esprit des livres*
- R. P. G.-C. RUTTEN, O. P. : « La doctrine sociale de l'Eglise » (*Albert Lacroix*).
Abbé CLÉMENT BARIBEAU : « Leçons sociales » (*A. Papillon, O. P.*).
R. P. LORENZO GAUTHIER, C. S. V. : « Pour un ordre social chrétien » (*A. Papillon, O. P.*).
R. P. L.-J. LEBRET, O. P. : « Mystique d'un monde nouveau » (*Albert Lacroix*).
CHARLES DE KONINCK : « De la primauté du bien commun contre les personnalistes » (*Yves Filfe*).
FRANÇOIS HERTEL : « Pour un ordre personnaliste » (*Yves Filfe*).
ERNEST HAMBURGER et alii : « Le droit raciste à l'assaut de la civilisation » (*Serge Houle*).
JOHN M. OESTERREICHER : « Racisme, Antisémitisme, Antichristianisme » (*Albert Lacroix*).
EDMOND VERMEIL : « Hitler et le Christianisme » (*A. Papillon, O. P.*).
R. P. PAUL DE ROOY, O. P. : « L'ordre nouveau de Hitler » (*A. Papillon, O. P.*).
Chanoine JOSEPH CARDYN : « L'idéal chrétien du mariage » (*Claude Clément*).
Abbé JEAN VIOLLET : « Petit traité du mariage » (*Claude Clément*).
ANNE-M. COUVREUR : « Comment aimer pour être heureux » (*Claude Clément*).
S.-A. LAROCHELLE and C. T. FINK : « Handbook of medical ethics for nurses, physicians and priests »
Abbé GÉRARD DION : « L'Œuvre des Terrains de Jeux de Québec » (*Serge Houle*). (*Regis McNeely*).
THÉRÈSE TARDIF : « Désespoir de Vieille Fille » (*Gabriel-M. Lussier, O. P.*).
« Gants du Ciel » (*Yves Filfe*).
FLORENCE CONRAD : « Camarades de combat » (*Albert Lacroix*).
JEAN MALAQUAIS : « Journal de guerre » (*Albert Lacroix*).

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Volume L

Tome I

Février 1944

La poursuite

« Quand le cerf est atteint d'un trait empoisonné, il n'y a plus pour lui ni paix ni repos. Il court en vain çà et là, cherchant sa guérison, et plonge inutilement dans toutes les eaux qu'il trouve sur son passage » (S. Jean de la Croix, *Cantique Spirituel*, strophe IX).

*Quand le cerf porte au flanc l'éclatante blessure,
C'est en vain, qu'à travers bois, se précipitant,
Pour faire lâcher prise à la rauque morsure
Il court, et s'illusionne être libre un instant.*

*Oh ! non, plus de liberté : la main était sûre,
Et la plaie est béante, et le sang palpitant
Tache le poil doux de chaudes éclaboussures :
Fuis ! la mort ne te poursuit pas, elle t'attend.*

*Car tu n'éteindras pas ton feu rouge aux fontaines,
Car tu n'atteindras pas les retraites lointaines :
Dans les bras du chasseur tu vas fermer les yeux...*

*Et toi, pourquoi courir, ma pauvre âme insensée !
Comment la fuirais-tu, la main qui t'a blessée ?
Il ne poursuit pas, il attend, le chasseur Dieu.*

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

Le mauvais maître

Il existe sur la terre un objet qui a l'étrange pouvoir de devenir pour les hommes le pire des maîtres ou le meilleur des serviteurs. En tous cas, maître ou serviteur, il veut absolument prendre place dans nos vies, et nous, nous ne pouvons nous passer de lui, nous ne cessons de le rechercher, de penser à lui, d'aimer sa présence ou de maudire sa disparition. Cette chose nécessaire, c'est l'argent.

Fatale indispensabilité de l'argent, oui ! Mais sera-t-il notre maître ou notre serviteur ? Voilà toute la question. Puisse-t-il ne jamais être notre maître parce qu'il ne peut être qu'un maître mauvais.

Mauvais, il l'est tout d'abord et essentiellement parce qu'il n'a pas le droit de commander aux hommes. Lorsqu'il se donne ce pouvoir, il n'est qu'un usurpateur. En effet, qui est-il en lui-même ? D'où vient-il ? Il n'est pas une création immédiate de Dieu. Le bon Dieu ne s'occupe pas de battre monnaie. Il n'a pas besoin d'argent. Il a pour lui toutes les splendeurs de sa création : la beauté des fleurs du printemps et l'éclat des couleurs d'automne, le chant des oiseaux et la voix de la mer, la fraîcheur de l'âme des enfants et toutes les tendresses du cœur de l'homme et de la femme. Il a surtout les richesses de sa vie intérieure, son Fils et son Amour.

L'argent, c'est une invention humaine, c'est nous qui le fabriquons. En ce faisant, nous n'avons d'ailleurs pas tort, même aux yeux de Dieu. Celui-ci a mis le monde matériel à notre disposition, nous laissant le soin d'y multiplier et d'y aménager les

LE MAUVAIS MAÎTRE

richesses naturelles qu'il y a répandues ici et là. Il a aussi déposé dans nos cœurs et nos esprits des talents divers et des aptitudes différentes qui nous permettent de nous rendre service les uns aux autres, comme à des frères. Mais comment échanger ensemble ces services et tous ces biens matériels sans le truchement d'un médium approprié, d'un instrument propre à faciliter de telles communications ? Alors apparaît l'argent, fruit de notre travail, heureux développement humain de la divine création. Et ainsi l'argent qui ne vient pas directement de Dieu acquiert à travers nous et par nous une certaine filiation divine qui nous révèle du même coup sa mission essentiellement sociale et humaine. L'argent, de par sa nature, n'existe donc que pour permettre à toute l'humanité une utilisation plus parfaite et plus sociale des biens matériels. Il n'est qu'un moyen. C'est l'homme qui est fin. Or, s'il appartient en propre à la fin de dominer, il appartient au moyen de servir. Ce dernier n'est qu'une utilité, qu'un outil ordonné à une fonction. Il ne peut donc jouer le rôle d'un maître.

Mais nous, nous n'avons rien de plus pressé que de nous constituer ses esclaves. Et voici que nous nous précipitons vers lui, notre créature, pour devenir la sienne, pour nous aliéner, pour le servir d'abord avec une joie hâtive et fébrile et bientôt avec une frénésie dont nous ne voulons plus guérir. Nous l'instituons, même malgré lui, usurpateur, tyran, despote, idole et dieu. En vérité, c'est bien de nous qu'il tient son pouvoir et nous ne le subissons pas comme un malheur venu du dehors. Nous le laissons s'établir au dedans de nous comme un vice. Nous gémissons sous ses chaînes, mais avec une perversité où entrent des délices. Et c'est ce qui rendrait incurable cet étrange péché, n'était la grâce de Dieu.

Mauvais maître, l'argent l'est encore parce qu'il est dur. C'est un dieu de métal, sans cœur de chair et sans entrailles. Et même lorsqu'il s'incarne dans la souplesse du papier, il n'en devient pas plus humain. Gagnant petit à petit notre esprit et notre cœur, il les dessèche progressivement, installant pour ainsi dire en eux sa propre dureté. C'est là, semble-t-il, l'effet le plus frappant du règne de l'argent. Bien rares sont ceux d'entre nous qui, tout en refusant son empire, ne peuvent pas observer en eux quelques-unes de ces tentatives. Est-ce un ami qui vient vers nous ? Habituellement aimable pour lui, voici pourtant qu'au sein même de notre amabilité se fait entendre subitement je ne sais quel son de cloche avertisseur qui nous met en garde. Et nous voici détournant la conversation, coupant une confiance, nous fermant à une ouverture, prenant de petits chemins mensongers... parce qu'une misère allait nous apparaître à laquelle il eût été trop difficile de nous refuser, parce que nous allions nous trouver sollicités à entrer dans les voies de la miséricorde et de la générosité. Ce sont là des tentations que peuvent éprouver les plus honnêtes gens, et ceux-ci luttent loyalement contre elles en leur opposant les forces de l'amitié et de la bonté. Mais, hélas ! chez ceux où l'argent s'est installé en maître, la bonté n'a plus place. La misère d'autrui ne trouve plus dans leur âme un espace intérieur où elle puisse résonner ; elle se heurte au contraire à un mur qui, comme un écho, ne renvoie que le ricanelement sec des cœurs durs.

Heureux encore quand la vue de la misère d'autrui ne provoque pas chez eux une autre aberration : la joie d'une belle occasion, l'empressement à profiter du malheur pour l'exploiter, car la misère d'autrui permet de faire de l'argent. Elle livre le prochain. Et alors quelle occasion propice d'imposer une baisse

LE MAUVAIS MAÎTRE

de salaire, d'acheter au-dessous de la valeur, de racheter à bon marché, de suggérer une combinaison louche, de s'emparer d'un patrimoine, de spolier une famille ou de dépouiller un pays. L'honneur de son propre foyer et de sa propre femme, l'avenir de ses enfants semblent peut-être garder encore une place de choix dans les considérations de l'homme d'argent, mais ce n'est là qu'une façade. Derrière elle, il y a un lieu secret de son âme où l'avare a déjà accepté d'en trafiquer. Oui, dès qu'il a consenti à la domination de l'argent, il reste au fond de son être une corde secrète qui cesse de vibrer, et c'est la plus profonde, la plus humaine : celle qui rendrait le son de la merci, de la bonté et de l'honneur.

Quand vous rencontrez l'homme d'argent, vous le reconnaîtrez habituellement à son visage durci comme son cœur. Il n'a pas souvent la tête plantureuse de l'être charnel. Mais il a cette physionomie austère que cause l'ascétisme d'une épargne sans utilité. Son péché est un péché de l'esprit. Sa joie est de compter, de mesurer, d'évaluer et de posséder. Son objet préféré est aussi sec que son cœur ; c'est un titre, une obligation, un billet, une richesse thésaurisée et soustraite à la vie. De là l'étrangeté et la gravité de sa passion. Bien que se complaisant dans les richesses matérielles, elle est de nature spirituelle. C'est pourquoi elle atteint l'esprit et le cœur et les durcit.

C'est aussi le secret de l'extension de sa puissance, puissance qu'elle étend jusqu'au mal inclusivement. Et voilà, pour l'argent, la dernière façon d'être un mauvais maître : il commande le mal.

Nous l'avons dit au début, l'argent, création humaine, est pour ainsi dire la manifestation la plus importante de la maîtrise de l'homme sur le monde matériel. L'argent est entre ses mains

comme l'instrument magique capable de mobiliser tous les êtres de la création. Il peut les représenter tous en exprimant leur valeur, comme il peut les féconder tous en devenant capital. Mais si un jour cet instrument de domination, au lieu de servir l'homme, en devient le maître, il gardera sa puissance universelle, mais ce sera la puissance de tout transformer en péché. L'argent deviendra un capital de péché... un péché capital !

Dès lors le mal peut rayonner de lui dans toutes les directions comme il peut travailler pour lui en venant de tous les points cardinaux. Il enseigne la ruse, pousse à la fraude, viole les barrières de la justice et trahit la parole donnée. Toutes ses voies deviennent tortueuses. Il organise le mensonge formel aussi bien que la publicité éhontée. Il exploite la débauche, car la débauche paie... elle est du moins un moyen de faire payer les gens. Peu importe que les hommes soient minés dans leur corps et dans leur âme, les familles désagrégées, la natalité tarie dans sa source, la jeunesse souillée dans son imagination et dans ses mœurs ! Certes le serviteur de l'argent ne veut pas ces souillures et ces fautes pour elles-mêmes, mais il les utilise et les exploite, en fermant les yeux sur les conséquences désastreuses et profitables de son commerce, sans même avoir le courage de s'avouer qu'au dedans de lui-même un vice secret et cruel rit et se réjouit de tant d'argent gagné.

Non ! nul ne peut servir deux maîtres : Dieu et l'argent. Mais il faut savoir choisir le bon. Et celui-ci, ce n'est pas l'argent.

Georges-Henri LÉVESQUE, O. P.

A la manière de...

L'Heure dominicale

Dimanche — Cinq heures — L'Heure dominicale...

Père Desmarais : Plusieurs auditeurs nous demandent si nos invités savent d'avance les questions qui leur seront posées. Oui, mesdames et messieurs, ils savent les questions... et surtout ils savent les réponses.

Un jour, quelqu'un félicitait le Père Lacordaire de pouvoir parler, et bien parler, sans être prévenu longtemps à l'avance. Et l'illustre Prêcher de répondre : « Mes improvisations, il y a plus de vingt-cinq ans que je les prépare ».

De même, si l'on tient compte de leurs études philosophiques et théologiques, on peut dire de nos spécialistes qu'il y a dix, quinze ou vingt ans qu'ils se préparent aux programmes actuels de *L'Heure dominicale*. Et même, dans le cas du Père Forest, je pourrais peut-être parler de trente à trente-cinq ans. N'est-ce pas, Père Forest ?

Père Forest : C'est exact. Mais j'ai bien peur que nos auditeurs me considèrent comme un nouveau Mathusalem.

Père Desmarais : ... donc préparation éloignée solide. J'ajouterai que la préparation immédiate est très soignée. Nos invités étudient à fond les problèmes que vous leur soumettez de façon à pouvoir vous offrir des réponses qui vous donnent entière satisfaction, par leur exactitude et leur clarté.

Continuez donc, en toute confiance, à nous communiquer vos questions religieuses. Veuillez les adresser à *L'Heure dominicale*,

Radio-Canada, Montréal. — Et maintenant, Père Forest, je vous cède la parole.

* * *

Père Forest : Tout d'abord, une question de liturgie. Ce sera, dimanche prochain, la Septuagésime. D'où vient, Père Malo, cette appellation pour le moins étrange ?

Père Malo : Septuagésime signifie soixante-dix. Depuis la Septuagésime jusqu'au dimanche de la Quasimodo, appelé aussi Pâques closes, il y a exactement dix semaines. Dix semaines de sept jours font soixante-dix.

Père Legault : Ce chiffre a sans doute ici une signification symbolique ?

Père Malo : Justement, ils évoquent les soixante-dix semaines d'années dont parle le prophète Daniel, et vers la fin desquelles aura lieu l'immolation du Messie. D'autres y voient les soixante-dix ans de la captivité des Juifs à Babylone. Cet exil est comme une miniature du nôtre, puisque « fils d'Eve, nous gémissons et pleurons, exilés dans cette vallée de larmes », comme on chante au *Salve Regina*.

Monsieur Morin : Vous donnez deux explications fort intéressantes. Peut-être avez-vous une préférence pour la seconde ?

Père Malo : Vous devinez juste. A l'office de la Septuagésime, les textes tirés du livre de la Genèse racontent l'histoire d'Adam, de sa faute et des malheurs qui ont suivi.

Père Forest : Nous sommes de votre avis. Et puisque ce dimanche forme avec les deux suivants comme un triduum préparatoire au temps du Carême, qui lui-même prépare à la fête de Pâques, nous comprenons mieux ainsi le désir de l'Eglise : nous bien disposer à célébrer dignement et fructueusement la fête de

A LA MANIÈRE DE...

Pâques, la plus grande de toutes. Ainsi l'Église nous invite et nous aide à préparer nos cœurs, pour recevoir une abondance de grâces.

* * *

Père Forest : Un auditeur, qui a signé « Sceptique », nous demande ce qu'il faut penser de la formule suivante : *Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine*. Père Legault, est-ce vrai ou faux ?

Père Legault : Puisque vous demandez une réponse catégorique, je réponds : c'est faux. On peut savoir, dans bien des cas, si l'on est digne d'amour ou de haine.

Père Malo : Est-ce qu'on en est bien certain ?

Père Legault : Oui, Père Malo, Je parle ici d'une certitude pratique qui suffit.

Monsieur Morin : Certains auditeurs auraient sans doute grand intérêt à connaître les signes de la grâce de Dieu en nous.

Père Legault : Les théologiens en donnent plusieurs. On a l'embarras du choix. En voici un qui nous vient de sainte Thérèse d'Avila, au chapitre quarantième de son *Chemin de la Perfection*. Elle y transpose sur le plan surnaturel la psychologie de l'amour humain. Celui-ci se manifeste dans le désir attentif de plaire à l'être aimé et la crainte instinctive de lui déplaire. « Ceux qui aiment Dieu véritablement, dit-elle, ne cherchent qu'à contenter celui qu'ils aiment. Ils meurent du désir d'être aimés de lui ; aussi n'aspirent-ils qu'à trouver des moyens de lui plaire davantage ». Elle dit même : « C'est un signe de la grâce évident, ce me semble, aux aveugles eux-mêmes ».

Père Forest : En ceci, sainte Thérèse rejoint saint Paul et nombre d'autres saints. Ajoutons, pour terminer, que le fait d'a-

voir la conscience en paix et de ne se sentir coupable d'aucune faute mortelle, est un signe bien suffisant de l'état de grâce.

* * *

Père Forest : Et maintenant, Monsieur Morin, une auditrice a trouvé intransigeante votre réponse à sa question de dimanche dernier. Vous aviez dit, avec raison, que les femmes ne peuvent faire partie du chœur de chant, puisqu'on y remplit un office liturgique. Cette fois, elle nous écrit : « De quel droit nous refusez-vous toute participation au culte ? » Qu'en pensez-vous, Monsieur Morin ?

Monsieur Morin : Il y a ici une équivoque. Nous ne refusons pas à nos mères, à nos sœurs et à toutes les autres femmes, le droit de participer aux offices du culte. C'est même pour elles un devoir de prendre une part active au sacrifice liturgique, par conséquent d'être prêtres avec Jésus et victimes avec lui. Elles n'ont qu'à s'unir aux intentions, aux prières du prêtre et aux sentiments du Christ qui s'immole.

Père Legault : Mais enfin, elles ne peuvent tout de même pas être ordonnées prêtres et célébrer la messe ?

Monsieur Morin : Il faut bien se résigner : c'est la volonté de Dieu. Sous l'Ancienne Loi, il a choisi Aaron et ses fils. Sous la Nouvelle, Jésus est l'unique Pontife. Il s'est choisi des continuateurs, les Apôtres, et les a ordonnés prêtres pendant la dernière Cène. Leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles prolongeront le sacerdoce du Christ. L'Eglise n'a donc fait que confirmer la volonté de son fondateur.

Père Forest : Oui, et tel est l'usage constant de la liturgie. La messe est le sacrifice du Christ reproduit pour nous et avec nous. Tous doivent y prendre part. Mais pour représenter le

A LA MANIÈRE DE...

Souverain Prêtre, il convenait de choisir des hommes comme lui. Enfin, pour consoler notre auditrice, ajoutons qu'au Calvaire, il n'y avait qu'un homme, saint Jean. Par contre, quatre femmes, la T. S. Vierge et les trois Marie, se tenaient au pied de la croix, unies au sacrifice rédempteur.

* * *

Père Forest : La même correspondante ajoute : « Peut-on assister à la messe, en écoutant à la radio la messe de *L'Heure dominicale* ? »

Monsieur Morin : Il est bien entendu qu'on ne peut satisfaire ainsi au précepte. Il faut pour cela être présent au lieu où la messe se célèbre. La messe de *L'Heure dominicale* s'adresse avant tout, à ceux qui sont retenus à leur foyer, ou reposent sur un lit d'hôpital. Les autres ont aussi grand profit à l'écouter. Sans parler du sermon qui satisfait un besoin bien légitime de mieux connaître les vérités du salut, on sait comme il est facile de s'unir avec ferveur et dévotion au Pontife invisible et à la Victime de l'autel. On doit même ajouter que certains auditeurs participent au fruit de la messe, avec un plus grand profit, que certaines personnes présentes de corps à l'église, mais peu attentives à ce qui se passe à l'autel.

Père Forest : Voilà pourquoi nous engageons tous nos auditeurs à profiter de cet avantage incomparable. Nous ne pouvons aller à l'église. L'Eglise vient à nous par la voie des airs. Sachons l'accueillir avec foi, amour et religion. Voici encore une question, sur un sujet de...

Clément MORIN, P. S. S.

Lettre à Joseph Ouvrard sur Chesterton et le lyrisme du bon sens

Vous aimez les anciens, cher Ouvrard, et cette humilité qui souvent n'était que prudence et matoise habileté, cette modestie qui les faisait s'effacer devant un plus grand. Leurs livres parfois ne semblaient qu'une plus libre édition d'un vieil ouvrage, avec commentaires nouveaux. Ils citaient, et puis glosaient, pour réciter et paraphraser encore. Je confesse volontiers, prévoyant la remarque que vous avez sur les lèvres, que la différence entre les anciens et les modernes n'est qu'apparente, et qu'elle tient aux guillemets. Plus polis et fidèles aux prescriptions de la civilité comme de l'honnêteté, les anciens avouaient ainsi leurs sources, tandis que les modernes s'emparent de leur bien partout où ils le trouvent. Ils dédaignent en grands seigneurs d'indiquer leurs références (s'ils ne sont historiens et ne tombent dans l'excès contraire de noyer le texte sous des notes innombrables). Les modernes disent qu'ils *assimilent*, qu'ils ont assimilé. Ainsi le plagiat n'est plus qu'une affaire de digestion.

Quant à moi, cher Ouvrard, si le problème m'amuse, ce n'est pas pour longtemps. J'estime que la République des lettres n'a pas à craindre le communisme : la vanité de l'écrivain saura toujours mettre contre-poids à la désinvolture des pilleurs et des pirates trop pressés. Lorsque l'on prendra le bien de l'un, il s'en trouvera toujours quatre ou cinq pour faire valoir un droit de propriété éventuel, ne fût-ce que celui du premier occupant dans l'imitation. Nous ne donnerons donc point mauvais exemple si, aujourd'hui, nous nous plaisons à discourir et à deviser par

LETTRE À JOSEPH OUVRARD SUR CHESTERTON ET...

le truchement d'extraits et de *pensées* choisies. Allons à la pêche chez Chesterton. La rivière est maligne, elle a du courant : mais je ne connais pas d'eau plus claire et plus saine.

Ce qui me ravit, c'est qu'en se jouant, Chesterton aborde des questions pour l'amour desquelles se battirent des générations de pédants et de sectaires et qu'en un tournemain il les résout d'un sourire ou d'un sarcasme. Autrement dit, ce gros homme ouvre les fenêtres, et vous savez que les sophistes sont frileux. Ecoutez plutôt notre Chesterton, et dites-moi s'il ne *bouche un coin* définitif aux fols trop présomptueux qui proclament que l'Eglise a fait son temps :

« Le christianisme est toujours démodé parce qu'il est toujours sain, et toutes les modes sont des insanités. Quand l'Italie a la folie de l'art, l'Eglise semble trop puritaine ; quand l'Angleterre a la folie du puritanisme, l'Eglise passe pour trop artiste. Quand vous disputez avec nous, vous nous classez avec la royauté et le despotisme ; mais notre première querelle est née parce que nous n'avons pas voulu subir le despotisme divin d'Henri VIII ».

Est-il possible de marquer mieux, cher Ouvrard, que tout à la fois l'Eglise va de l'avant, comme s'expriment les orateurs, et que sa tempérance évite les extrêmes ? L'ironie de l'humoriste enlève ce que cette prudence pourrait avoir de terre à terre pour le dédain des délicats.

Et s'il vous plaît de continuer avec moi cette lecture en vrac et sans suite, admirez cette formule que je trouve plus loin :

« Celui qui veut être fort doit mépriser le fort ».

Je n'insiste pas sur l'urgence toujours actuelle de la maxime et je passe tout de suite à la critique la plus juste dans son sans-gêne que j'aie lue sur les méthodes *défectives* de la philologie

renanienne et de l'exégèse biblique telle qu'un vain peuple incrédule l'entend :

« Je ne doute pas un instant que d'ici quelques centaines d'années les étudiants de folklore se refuseront totalement à croire qu'Elizabeth Barret s'est enfuie avec Robert Browning et qu'ils justifieront leur thèse jusqu'au bout par le fait indéniable que tous les romans de l'époque étaient remplis de ces sortes d'enlèvement ».

Si la Congrégation de l'Index vous donne licence de lire un jour ce livre ennuyeux, je vous défie maintenant, cher Ouvrard, de parcourir la *Vie de Jésus* sans éclater de rire.

Cependant Chesterton pousse plus loin et les théories sur l'origine des religions ne lui font point perdre le nord. Ces théories dont, hier encore, on aurait pu affirmer avec notre aimable Ringuet qu'*un monde était leur empire* :

« De toutes les erreurs que nourrissent les étudiants de croyances primitives la plus pathétique est peut-être la notion de ce qu'ils appellent anthropomorphisme. Ils croient que l'homme primitif attribuait les phénomènes à une divinité à forme humaine afin de pouvoir les expliquer, parce que son esprit maussade et borné ne pouvait s'élever au-dessus de sa nature rustre. Le tonnerre était la voix d'un homme et les éclairs étaient les yeux d'un homme, parce que cette explication rendait ces phénomènes plus naturels et plus rassurants.

Le remède radical pour ce genre de philosophie consiste à se promener dans un sentier le soir. Quiconque le fera découvrira bien vite que les hommes imaginaient quelque chose d'à moitié humain au fond de tout phénomène, non parce que cette pensée était naturelle, mais parce qu'elle était surnaturelle ; non parce

qu'elle rendait les choses plus compréhensibles, mais parce qu'elle les rendait cent fois plus incompréhensibles et plus mystérieuses. L'homme qui marche dans un sentier, la nuit, se rend parfaitement compte que la nature, tant qu'elle suit son cours normal, n'a aucune prise sur nous. Tant qu'un arbre reste un arbre, c'est un monstre à grosse tête, aux cent bras, aux mille langues, à une jambe. Mais aussi longtemps qu'un arbre reste un arbre, il ne nous effraie pas. Il ne commence à devenir une chose étrange, une chose bizarre que lorsqu'il se met à nous ressembler. Dès qu'un arbre ressemble vraiment à un homme, nos genoux tremblent. Et quand l'univers entier ressemble à un homme, nous tombons la face contre terre ».

Voilà. Cette explication toute simple vaut plus pour le bon sens de l'homme qui tient à marcher d'un pied ferme sur le plancher des vaches que ce vers de Lucrèce que l'incrédulité universelle n'a fait que commenter deux millénaires durant : *Primus in orbe divos fecit timor* et les grosses thèses sur le totémisme de Durkheim et Cie. Chesterton est toujours l'homme des explications toutes simples, auxquelles nous sommes trop bêtes pour penser. Mon camarade Emile Benoist me disait que, rencontrant un jour le grand Anglais et l'interviuant, il lui demandait s'il écrivait ses ouvrages à la machine : « Vous ne me poseriez pas cette question, si vous aviez regardé mon ventre », fit l'écrivain, qui n'était ni mince ni fluet. La supériorité de Chesterton, c'est qu'il a toujours observé avant nous et, souvent, il n'est paradoxal et comique que parce que nous ne sommes pas *fins*.

Nous ne changerons pas de sujet si nous passons à la politique, qui faisait la joie de ce vieux « radical » — radical à l'anglaise, ce qui n'est plus la même chose — et aussi bien la politique tend-elle de toutes ses forces, qui ne sont pas petites, à devenir

une religion. Chesterton réfutait à l'avance tous les racismes, voire le jingoïsme :

« Ce qui peut rester du sang des Angles et des Saxons (quels qu'ils aient pu être) dans notre race mélangée de Bretons, de Romains, de Germains, de Danois, de Normands, de Picards, est un sujet qui ne peut guère intéresser que des archéologues forcenés, et ce qui peut rester de ce sang dilué dans le tourbillon mugissant d'Amérique, où vient se déverser perpétuellement une cataracte de Suédois, de Juifs, d'Allemands, d'Irlandais et d'Italiens, est une question qui ne saurait intéresser que les aliénés ».

Sur ce propos, souvenons-nous que Chesterton avait sa façon d'être patriote et qu'il défendait son pays d'une manière paradoxale qui vaut bien toutes les propagandes. Par exemple, il détestait la Prusse, vu que la Prusse avait tous les défauts de l'Angleterre, en plus gros et en plus grand, et la guerre qu'il faisait aux préjugés des siens, il la continuait contre les vices des autres. Ironie bien ordonnée commence par soi-même. Cependant, comme Chesterton était un homme sain et sensé, nullement « sophisticated », il n'en venait pas à aimer l'étranger, parce que les siens lui donnaient mal au ventre. Exactement et précisément le contraire de la cinquième colonne. Parce qu'il aimait bien, il châtiait, et, châtiant, il continuait d'aimer. Chesterton gardait le *fair play* de sa colère. Il ne faudrait pas trop me pousser pour que je dise que, de tous les polémistes, c'est le seul que je sache qui demeure toujours charitable, charitable à sa façon, d'une bonne grosse charité bourrue. Comme je le préfère aux pamphlétaires français qui ne savent *porter* l'ironie puisque, si souvent, ils perdent foi en leur religion ou en leur pays. Le rire de Chesterton donnait plus de force à sa

foi, et loin de dépoétiser le monde, il lui rendait une virginité féerique.

Voyez comme sa plaisanterie peut atteindre la profondeur (il parle de saint François) :

« La transformation de l'homme juste en un saint est une espèce de révolution par laquelle celui pour qui tout ce qui illustre et illumine Dieu devient celui pour qui Dieu illustre et illumine tout ce qui existe. Elle est assez semblable au revirement par lequel un amoureux pourrait dire au premier coup d'œil qu'une femme ressemble à une fleur et dire ensuite que toutes les fleurs lui rappellent sa dame ».

Et comme son paradoxe éclaire la psychologie des saints :

« Ce fut par cette idée délibérée de partir de zéro, du noir néant de ses propres déserts, qu'il (toujours saint François) en vint à jouir des choses terrestres comme peu de personnes en ont joui ».

Non pas que Chesterton minimise les austérités des saints. D'un sourire encore, il les confesse :

« Pour tout dire, il était disposé à vivre de détritibus ; et c'était sans doute quelque chose de beaucoup plus affreux comme expérience que cette simplicité raffinée que les végétariens et les buveurs d'eau claire appellent la vie simple ».

Chesterton ne minimise pas les saints, il les explique, et pour une fois l'*explication* de la sainteté n'est pas ridicule :

« Cette vie ordinaire est une chose admirable en soi tout comme l'imagination est une chose admirable en soi. Mais c'est beaucoup plus *la vie ordinaire qui est faite d'imagination que la vie contemplative* (je souligne moi-même, cher Ouvrard, et je crois que cela en vaut la peine). C'est celui qui a vu le monde entier suspendu à un cheveu de la Miséricorde de Dieu, qui a eu

la vision de sa cité la tête en bas, qui l'a vue dans sa position véritable ».

Accordez-moi que l'ironie touche en ce moment à la grandeur et qu'il a parfois le dilemme impitoyable :

« L'esprit moderne est difficile à satisfaire et il traite en général de féroce la méthode de Godefroy de Bouillon et de fanatique celle de François. Autrement dit, il traite toute méthode morale d'impraticable, après qu'il vient précisément de traiter d'immorale toute méthode pratique ».

C'est que Chesterton ne se fait pas d'illusions sur les lumières de ce siècle lumineux (et pour autant il n'en reste pas moins démocrate convaincu et personne ne dira qu'il est apparenté à Maurras ou qu'il soit l'un des pères du fascisme). Il proclame très haut son admiration du moyen âge et de saint Thomas :

« Le treizième siècle fut certainement une période de progrès, peut-être la seule véritable époque de progrès de l'histoire humaine... Elle est réellement et véritablement le modèle d'une époque de réforme sans révolution ».

A ceux qui pensent que le monde est né d'hier, à M. Homais ou à son petits-fils de Montréal, il répond du reste par une image plaisante :

« Les hommes demanderaient quelle femme égoïste pouvait exiger si impitoyablement tribut sous forme de fleurs (le *jour des mères* et celui *des pères* et le samedi de la *blonde* étaient-ils inventés au temps de Chesterton ?), ou quelle avaricieuse créature pouvait se faire donner sous forme d'amour du bon or solide (une bague, quand l'or n'était pas rationné), exactement comme ils demandent quel Dieu cruel peut avoir demandé le sacrifice et l'abnégation ».

LETTRE À JOSEPH OUVRARD SUR CHESTERTON ET...

Décidément si M. Homais ne comprend pas et qu'il moque encore les ordres monastiques, c'est qu'il est indécrottable. Du reste, Chesterton ne compte pas trop vaincre M. Homais. Il sait que « La Croix ne peut connaître la défaite, parce qu'elle est la Défaite », et il sait que M. Homais prendra en mal sa petite phrase. Peu lui importe et peu lui importent les objections de détail :

« Le monde se donne le mal de faire une grosse erreur à propos de chaque petite erreur faite par l'Eglise ».

Encore un coup, cher Ouvrard, je ne me lasse pas du bon sens joyeux de Chesterton. Il n'a pas son pareil pour remettre en place les pièces du jeu de l'histoire que les tricheurs à fiches dérangent constamment :

« Il est un fait capital dans les rapports du christianisme et du paganisme (...) que l'un vient après l'autre. M. Lawes Dickinsen en parle comme d'idéaux parallèles ou même comme si le paganisme était le plus récent des deux et le plus adapté à un âge nouveau. Il suggère que l'idéal païen sera le souverain bien de l'homme. S'il en est ainsi, nous devons, pour le moins, lui demander, avec plus de curiosité qu'il n'en montre, comment il se fait qu'ayant trouvé le souverain bien sur terre, sous les étoiles, le monde l'ait rejeté... »

Votre esprit moqueur, cher Ouvrard, ne laisse pas, je le devine, de songer à d'autres parallèles historiques et à un autre traditionalisme que le païen : mais, chut ! contentons-nous, comme Chesterton nous l'a indiqué, de revivre par admiration, au raisonnable treizième siècle : ce n'est qu'en comparaison de celui-là qu'on peut estimer les autres *stupides*.

Changeons de sujets et revenons par la blague à des thèmes plus quotidiens :

« Nietzsche (et ses petits-fils, les primaires cruels de 1943) et les Bow Bells Novelettes ont évidemment un caractère fondamental commun : tous deux, ils ont le culte de l'homme à la haute stature, aux moustaches frisées (à la Chaplin, en 1943), à la force physique herculéenne et leur culte à tous deux a quelque chose de féminin et d'hystérique. Ici même, les Novelettes gardent aisément leur supériorité philosophique parce qu'elles attribuent à l'homme fort les vertus qui sont généralement son apanage : la paresse, la bonhomie, une bienveillance insouciant et une grande aversion à blesser le faible. Nietzsche au contraire attribue au fort le mépris de la faiblesse qui n'existe que chez le débile »

Sur ce propos, je me rappelle que Louis Veillot (qui, à l'occasion, n'était pas bête), répondait en vers, assez lourds du reste, aux doctrinaires qui voulaient revenir à l'ancienne Grèce : « A Sparte, ces philosophes débiles et maigrichons, auraient été précipités, disait-il à peu près, aux lieux où l'on se débarrassait des nourrissons mal conformés ».

Les thèses philosophiques ou sociologiques de ces rêveurs pédants n'impressionnent point Chesterton, qui réplique carrément :

« On se demande pourquoi le roman est le genre de littérature le plus goûté, on se demande pourquoi il est plus lu que le livre de science ou de métaphysique. La raison est très simple, c'est que le roman est plus vrai ».

Et rien n'est plus vrai, dans ces décades de doctrinaires. Ce n'est pas vous, cher Ouvrard, qui nieriez que la plupart des grands systèmes qu'on propose aux gogos de toutes les *intelligenzias* ne sont que des romans sans intrigues — parce que l'intrigue on la met à faire *passer* le roman.

LETTRE À JOSEPH OUVRARD SUR CHESTERTON ET...

Pourtant, parce que Chesterton n'est pas respectueux, il n'en va point jusqu'à refuser les conventions nécessaires. Il en profite pour lancer une pointe aux puristes de l'histoire des religions :

« Si le rite social obligeait un homme à ôter son gilet devant une dame, tout homme sensé et courtois ôterait son gilet devant une dame. Bref M. J. A. Kensit et tous ceux qui partagent sa façon de voir peuvent penser très sincèrement que les hommes entourent de trop d'encens et de cérémonies leur adoration de l'autre monde, mais il n'est personne qui peut croire qu'il puisse entourer de trop d'encens et de cérémonies l'adoration de ce monde-ci ».

Ne voilà-t-il pas d'excellente apologétique *ad hominem* ? Contre certaines gens, cela porte mieux que de gros traités.

Et je veux terminer par une phrase qui enchante celui qui, non seulement pour la religion, mais pour le cœur aussi et l'imagination, estime que ce n'est pas la peine de vivre, s'il n'est pas un *autre* monde :

« Etre constamment hanté par des images pratiques et des problèmes pratiques, considérer toujours les choses comme actuelles, urgentes et en voie d'achèvement, ce ne sont pas des preuves qu'un homme est pratique, ce sont les signes les plus ordinaires de la folie ».

L'ironie, cher Ouvrard, ce n'est pas seulement le bon sens, c'est aussi la poésie de ce monde. Et nous avons vu, par Chesterton, que ce peut être de l'apologétique. Chacun de notre côté, allons de ce pas lire Chesterton, et le relire.

Berthelot BRUNET

N. B. — Sheed and Ward (63 Fifth Avenue, New York) vient de publier « G. K. Chesterton » par Maisie Ward. C'est une biographie dont on a écrit avec raison : « Fat with Chestertonian facts... intelligent, exhaustive ». « A plum pudding of a book... stuffed with anecdotes and correspondence ».

Amitié

Seigneur, ceci est mon ami à qui j'ai serré la main après des
jours et des jours d'absence,
Et qui soudain là devant moi se tient, et qui m'apporte dans
ses yeux vifs et ce front chargé
Et ces gestes rudes et ces intonations comme ressuscitées du
fond des âges
La révélation de ce que je suis moi-même devenu, et l'abondance
inépuisable du souvenir,
Et la fraîcheur d'un bain nouveau à la fontaine de vie.

Lui, comme c'est lui ! Rien n'est changé en lui, pas même la
couleur préférée de l'habit,
Pas même ce patois grognard qui annonçait sa venue, pas même
cette contrainte majestueuse
Et ce grognement intérieur par quoi on pouvait l'écouter penser.
Pas une ligne n'a été modifiée, pas un trait altéré dans cette
architecture
Qu'on ne l'ait senti se dessiner autrefois sous le frêle édicule
de l'adolescent
(Ah ! que les longs bras ne dépassent-ils encore de ces manches
trop courtes
Et nous repartons aussitôt vers la campagne, comme au temps
jadis, loin du Collège,
Malpropres, malpeignés mais dans l'œil l'éclair de la liberté !).
Comme la voix est sombre cependant. Tout à l'heure j'avais
honte presque de mon timbre léger

AMITIÉ

Mais un même flot de pensées nous a maintenant envahis qui veut nous harmoniser.

Nous causerons désormais sans peine, n'ayant plus rien d'étranger dans ce que nous avons à dire...

Est-ce moi qui parle ? Est-ce lui ? D'où ces accents reconnus comme d'une moitié de mon cœur qui s'entretient avec l'autre ?

Mon allure de prêtre n'a plus rien qui puisse l'effrayer, et me voilà moi-même assis

Parmi sa femme et ses enfants et tous me reconnaissent et je récite leurs noms

Et personne ne m'est présenté que je ne lui découvre quelque ressemblance et son portrait esquissé dans ma mémoire !

Qu'est-il advenu de lui que je ne le lise sur sa face, et qu'ignore-t-il de moi dans cette chambre sans recoins ?

Pour se retrouver tellement ne valait-il pas la peine de tellement s'éloigner ?

Or c'est aujourd'hui qu'il fait bon de reprendre la route et de scander d'un pas égal les sentiers très chers que la vie nous a tracés.

Voici le présent que nous remontons d'un pied alerte et le passé surtout qui nous réclame

Et l'avenir même ne résiste pas à l'instance de nos soupirs et de nos railleries :

Tiens, là-bas, regarde ! c'est toi qui m'appelles à jouer et qui m'offres à la dérobée des pommes et des bonbons ;

Et c'est moi ici qui te cherche querelle une fois de plus, et tu revenais toujours le premier !

Et cette irruption de la jeunesse dans l'indolente enfance qui nous avait séparés pour un temps,
Mais l'âge d'homme nous a rapprochés, plus semblables et plus sûrs.

Rappelle-toi comme il était éclatant ce jour de rhétorique, au bois, quand les corneilles poussaient des cris sinistres (Espérant notre départ pour se gaver des restes du festin) Et qu'une voix chaude lisait — en alexandrins bien marqués — le dévoilement l'un après l'autre de nos rêves d'avenir...
Combien étions-nous ? Vingt, trente ! et c'était comme deux seulement tant nous nous tenions ensemble.

Et déjà pourtant la caresse de toutes ces mains viriles qui s'encourageaient vers un idéal d'or fauve et de désir, souriantes, Elle persiste maintenant dans cet au revoir qui n'est peut-être qu'un adieu qui s'ignore : « Ah ! qui sait ! jusques à quand ? »

Nous pensions quitter un cloître et combien n'ont trouvé qu'au dehors la première solitude et des horizons fermés.

Mon ami rit et s'exclame et tant de bonnes blagues lui reviennent ! et il rit encore

Comme il est manifeste qu'il n'a pas ri depuis ce temps-là.
Et pendant qu'il profane de fumée âcre une atmosphère jusqu'à respectée,

Entre ces quatre murs qui l'emprisonnent et cette petite table et ces livres et le portrait de ma sœur,

Je le vois qui s'étonne secrètement de retrouver dans ce peu d'espace les dimensions oubliées d'un monde

Et de réveiller dans ce silence des échos seuls en accord avec les exclamations de son cœur longtemps retenu...

AMITIÉ

Il ne me croira pas si je lui dis que dans une heure ce sera
matines et que les cloches vont à toute volée sonner Noël :
Il erre éperdu parmi les siècles écoulés, au hasard de cette existence
innombrable qui fut la sienne,
Sa seule authentique et véritable vie que les ans dilataient et
n'alourdisaient point encore.
Il s'inquiète, il se rassure, il interroge, il veut savoir s'il est
bien vrai que je me souviens !
Et c'est mon orgueil de le convaincre que lui seul avait oublié.

Car celui qui s'est refusé aux joies passagères de la minute
présente
(Femme, enfants, plaisirs, richesse, et ces amis qui sont comme
le vin nouveau),
Que lui reste-t-il pour se souvenir ?
Sinon ces seules joies-là qui furent sa joie et ces seules années
qui furent ses années.
(Emportées au gré d'un rythme très doux qui ne mesure point
la marche des autres hommes)
Et ces seuls amis qu'il emporte avec lui cachés sous sa bure
vers Dieu,
Comme la même substance de son cœur tout entier accroché à
ses promesses d'une jeunesse intarissable et d'une communion
éternelle
Dans l'Amitié.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

Le plus pur de nous tous

Au T. R. P. Ceslas Forest, O. P.

*Je sais que vous gardez une place au poète
Dans les rangs bienheureux des saintes légions
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.*

BAUDELAIRE

St-Denys-Garneau est mort. Mince événement dans le tumulte de notre temps, de notre milieu ? Saint Paul nous avertit que nous voyons toutes choses « en énigme et comme dans un miroir ». Qui osera juger de l'importance ou de l'insignifiance du moindre événement ?

Je me demande, ce soir, dans le calme de ma bibliothèque et feuilletant le petit volume qu'il a laissé — son œuvre complète ! — je me demande : « Combien de gens ont lu le jeune poète ? » Quelques-uns. Mais qui l'ont aimé ! Cela vaut mieux qu'une foule de lecteurs qui ne s'attachent point, repoussent le livre, cherchent ailleurs.

Cette mort prématurée, fauchant dans le bouton une promesse de poésie, appauvrit nos espérances littéraires. Nous ne saurions évaluer le préjudice que nous portent de tels coups. Si un poète vraiment grand naissait parmi nous, il exhausserait notre peuple entier devant les regards et dans l'estime des nations civilisées. Depuis des siècles, les noms et les entreprises des négociants hellènes sont oubliés ; Homère subsiste, la Grèce antique resplendit à nos yeux dans l'Iliade et l'Odyssée.

Le bouton s'est entr'ouvert, laissant pointer les pétales... Au soleil levant, un clair matin d'été, le promeneur s'arrête devant

LE PLUS PUR DE NOUS TOUS

un bouton de rose qui éclate. L'écrin vert se détend un peu : voici la chair de nouveau-né, d'un coloris suave, où se fondent le rosé et le pâle ivoire. Sur l'épiderme nacré palpite, perle claire, une larme de la nuit... Les narines hument une fraîcheur parfumée, à peine matérielle. Le soleil monte. Le promeneur songe : « Je reviendrai admirer la splendeur de la rose, épanouie dans la gloire du midi, dans la pourpre mourante du couchant ». Hélas ! bientôt le ciel se ternit, le vent siffle, les grêlons hachent le parterre. La rose ne se dilatera pas. Quel eût été l'éclat de son épanouissement ? Avec le promeneur, nous ne pouvons que donner cours à notre imagination, ressasser nos regrets.

* * *

J'ai peu connu le poète disparu. Nous fûmes collégiens de Sainte-Marie durant les mêmes années. Mais non pas confrères. De « l'élève » Garneau, je garde une image confuse, inexacte, peut-être. Ma mémoire me montre un adolescent de taille moyenne que sa sveltesse grandissait dans un complet d'étoffe neutre ; le cheveu noir et fourni est rebelle, l'œil sombre, vif, a des reflets de lumière. Cette silhouette correspond-elle à la réalité ? Plus tard, je rencontrai Garneau dans une librairie. L'image de cette rencontre n'est ni plus complète ni plus précise que celle du collégien. Les traits du visage, les particularités de la physionomie, les lignes du corps se perdent dans l'oubli. D'ailleurs, qu'importe l'apparence périssable, ce que Léon Bloy nomme « la configuration dans l'espace » ? Le poète ne se résume pas en sa guenille. St-Denys-Garneau, ce n'est plus pour moi qu'une image vague ; moins encore : un nom qui s'efface. Mais, de lui, ceci demeurera dans ma mémoire aussi longtemps que je vivrai :

REVUE DOMINICAINE

*Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste
Immanquablement je m'endors et j'y meurs*

*Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches
Par bonds quitter cette chose pour celle-là
Je trouve l'équilibre impondérable entre les deux
C'est là sans appui que je me repose.*

Au milieu d'une page blanche — la première d'une plaquette — ces sept lignes ne trompent pas : elles ouvrent un aperçu sur la qualité d'une âme, l'originalité d'un talent, la trempe d'un caractère propre aux plus hautes réalités. Voix confidentielle mais directe, fière, riche de sourdes vibrations, et qui promettait une fleur de beauté. La rose ne s'épanouira pas.

L'équilibre du poète, « l'impondérable équilibre » au-dessus d'un abîme entre deux tremplins, n'a rien de commun avec la stabilité massive, inébranlable dans un fauteuil, du rentier. C'est une stabilité incertaine, menacée, amie du risque, et qui, parfois, ne trouve son assiette que dans la folie ou dans la mort. Des êtres élus connaissent une tension, un halètement vers la beauté, une soif du Paradis perdu qui les consument et les tuent aussi sûrement qu'un poison.

Garneau méprisait le confort de la chaise et du fauteuil. C'est dans le mouvement, le saut qu'il trouvait son équilibre. Il n'appartenait ni à la race innombrable des « assis » ni à la race sans nombre des « accroupis » mais à celle, très clairsemée, des sauteurs, des coureurs de risques. Il faut aimer le risque, ne pas craindre le vertige pour tenter la grande aventure de l'œuvre d'art, pour s'y livrer jusqu'au sacrifice de sa vie. Rappelons-nous Rimbaud : ces feux du génie adolescent, puis l'ensevelissement

LE PLUS PUR DE NOUS TOUS

dans le désert, le silence ininterrompu. Evoquons Nelligan : crépuscule qu'on croyait annoncer le matin et qui était celui du soir. L'idolâtrie de la beauté a tué Rimbaud, Nelligan, Garneau. Dans cet amour déréglé, dénonçons une erreur. Mais signalons que c'est une erreur assez rare, assez noble pour qu'elle ne cause pas le scandale et ne détermine pas une pléiade d'imitations. On peut célébrer sans crainte Rimbaud, Nelligan, Garneau. Notre jeunesse ne suivra pas leurs traces périlleuses : elle est immunisée, persuadée que son équilibre ne réside pas au-dessus du gouffre. Notre jeunesse et nous-mêmes.

* * *

On m'a conté que Garneau avait retiré de la librairie *Regards et Jeux dans l'Espace*, le seul recueil qu'il avait publié. Pourquoi l'a-t-il retranché de la circulation ? Le volume se compose de quelques brefs poèmes qui occupent d'emblée le sommet (pas très élevé) de notre poésie. On croirait ouïr un son de pipeau, mais si pur, si cristallin ! Ce n'est qu'un filet de voix, mais qui fuse sincère, dédaigneux des règles étroites, soucieux uniquement d'exprimer le chant intérieur. Une légèreté tout aérienne, une finesse exquise distinguent l'art de Garneau : le trait est net sans être appuyé, le coloris délicat sans être mièvre.

Le poète annonce-t-il le jeu de l'enfant, écoutez la simple phrase aux résonances prolongées qu'il trouve :

Ne me dérangez pas je suis profondément occupé

Plus loin, évoquant la « Maison fermée », cinq lignes lui suffisent pour créer une atmosphère de poignante mélancolie :

REVUE DOMINICAINE

*Je songe à la désolation de l'hiver
Aux longues journées de solitude
Dans la maison morte —
Car la maison meurt où rien n'est ouvert —
Dans la maison close, cernée de forêts*

Ces vers manquent de clinquant, de tire-l'œil. Recueillons-nous, redisons-les doucement lorsque nous sommes dans la solitude : un monde de souvenirs, de nostalgie, de regrets émanera de nos profondeurs. La baguette de fée a effleuré en nous la lyre secrète. Pourtant, le poète n'emploie que des mots ordinaires. Il ne cherche ni à étonner ni à éblouir. Il transcrit scrupuleusement, dirait-on, un chant qui vient de très loin en lui, de plus loin que lui-même. Le secret du poète, les causes de l'enchantement poétique se dérobent à l'analyse la plus serrée. On voit un résultat, on s'efforce ingénieusement d'expliquer l'élaboration qui s'est faite dans le poète, mais, au terme de l'analyse, on n'arrive jamais à voir clair, à formuler les règles de la création de la beauté. Parce qu'il n'y a pas de règles, pas de recettes valables pour renouveler à volonté un miracle. Comment, avec des mots usés, pollués par l'usage quotidien, émouvoir aussi profondément la sensibilité, ouvrir d'aussi spacieuses avenues à l'imagination ? Comment ? Le poète lui-même ne saurait le dire.

Dans une intelligente étude sur Vinci, Léo Ferrero dit du mystère poétique : « Ce sont les mots qui se surpassent eux-mêmes : c'est l'infini prisonnier des sons. Un beau vers est le miracle d'un sentiment, d'une idée, d'une vision infinies, que deux mots rapprochés capturent ». Le subtil analyste a dû recourir au mot de *miracle*. Inspiré par l'Esprit qui souffle où il veut, le poète reçoit le surnaturel pouvoir de rajeunir les mots vieillis, de leur donner la fraîcheur de la rose au matin

LE PLUS PUR DE NOUS TOUS

et l'éclat de l'or par des *rapprochements* inédits que lui suggère l'inspiration. Ce n'est pas là un pouvoir commun ! Le poète n'en dispose pas à son gré. Le travail, l'acharnement ne suffisent pas à l'obtenir, à mériter cette grâce gratuite. Comme les langues de feu de la Pentecôte, elle descend sur certaines têtes privilégiées, à certaines heures. Brève visitation ! Le poète ne dépasse pas l'humaine mesure du premier au dernier vers de son poème. Relisez Baudelaire, relisez Vigny ; relisez Nerval, Rimbaud, Verlaine, Valéry. Souvent vous parcourrez un grand nombre de vers, adroitement fabriqués, certes, mais qui ne vous arrêtent pas et, soudain... Vous suspendez la lecture. Voici un vers ou un distique ou un quatrain qui chante divinement, vous bouleverse, vous fait frissonner : l'étincelle a jailli, l'infini a été coincé entre deux mots. Vous avez senti passer le miracle. Le sens du vers, du distique, du quatrain n'est pas toujours limpide, intelligible. La merveille, n'est-ce pas que chacun le comprend à sa façon, qu'il ouvre pour chacun le royaume du souvenir, du songe et du regret, le pays féérique ? La poésie, à sa plus pure et envoûtante puissance, n'a rien de la fanfare, du vacarme guerrier. Elle se rapproche plutôt d'une musique lointaine, assourdie, persistante, qui a le mystérieux pouvoir de charmer le plus intime de notre être et de nous arracher à la médiocrité des jours. Elle ne touche pas que les âmes faibles ou blessées ; elle pénètre les âmes fières et fortes. Tout humain — quelle que soit son apparente impassibilité — caresse dans son sanctuaire intérieur des amours inavouées, vénère des dieux cachés. La poésie, un seul vers parfois, c'est la clé d'or qui meut le pêne et nous introduit dans le temple de porphyre.

* * *

REVUE DOMINICAINE

*Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine...*

Ce verbalisme se martèle agréablement, j'en conviens, s'apparente à un appel vibrant de clairon, à un roulement rapide de tambour. Mais ces tirades ne nous versent qu'une ivresse brutale, passagère. Elles ne font pas beaucoup rêver, elles ne descendent pas en nous-mêmes et ne nous y font pas descendre.

Si, lorsque je suis seul dans un endroit paisible, je murmure :

*Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres,
Adieu ! vive clarté de nos étés trop courts !*

c'est bien autre chose qu'une émotion à fleur de peau que j'éprouve. Mon passé surgit avec son cortège de beaux souvenirs, d'heures enchanteresses, de miracles qui furent dans mes étés d'autrefois et qui ne seront jamais plus.

Ailleurs, le poète s'adresse à sa douleur :

*... Vois se pencher les défuntes années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le regret souriant...*

Ces accents n'ont-ils pas une vertu d'incantation ? On les prononce et aussitôt les plus chers fantômes se lèvent, se pressent à la mémoire. Il y a beaucoup de ces éclairs dans Baudelaire. En regard de ces fulgurations d'azur et d'or, le reste des *Fleurs du mal* paraît un ciel gris.

Maintenant, le poète parle à Eva, son aimée et, lui ayant décrit en un langage inspiré les attraites de la maison roulante du berger, il termine :

LE PLUS PUR DE NOUS TOUS

*Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous parlerons d'eux, à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines
Ton amour taciturne et toujours menacé !*

Le dernier vers se passerait du point d'admiration. Son charme indéfinissable nous enivre. Et peut-être nous enivre-t-il dans la mesure où nous ne pouvons le définir, expliquer sa magie. Les poèmes de Vigny ne comportent pas beaucoup de vers aussi émouvants. Et même la littérature universelle n'offre pas une profusion de tels vers.

Accompagnons le poète qui se promène et rêve parmi les stèles d'un cimetière au bord de la mer. Tendons l'oreille à son chant :

*Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes ;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer toujours recommencée !
O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux !*

La splendide incantation se poursuit, se déroule en plusieurs strophes, semblables aux multiples plis d'une draperie de somptuosité et de délicatesse inouïes. Valéry n'eût-il reçu et donné aux hommes que le *Cimetière marin* qu'il se situerait parmi les poètes rois de l'humanité, ceux qui consolent, élèvent et ennobliissent.

Voici enfin, chaque vers baigné d'un halo de mystère, un désir et une confession de poète :

REVUE DOMINICAINE

*Dans la nuit du tombeau toi qui m'as consolé
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.*

*Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.*

Nous redisant ces vers de Nerval qu'avons-nous à faire des explications et des éclaircissements de ceux qui ont la manie de vouloir tout expliquer, réduire le mystère à la norme de l'intelligence ? Nous tenons ici, à l'état pur, l'essence de la poésie, nous buvons à la source de consolation et d'enchantement. Au fond du creuset brille le rubis éblouissant, dégagé de toute scorie. Par quel mystère une simple pierre s'est-elle transformée en cette goutte lumineuse de sang ? De pauvres mots, en ces vers merveilleux ? Par quel mystère ? Par un mystère, précisément, c'est-à-dire par une opération qui défie l'intelligence. Si le cœur nous en dit, essayons de refaire l'équivalent de :

Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

En vain nous épuiserons notre ingéniosité et le contenu des dictionnaires. Il ne faut pas beaucoup de mots au poète ; il n'a pas besoin de mots rares.

* * *

Ne croyez pas, quoi qu'il puisse sembler, que j'aie perdu de vue St-Denys-Garneau. Je suis tout près de lui, dans l'atmosphère de son petit livre. Par quelques citations et des commentaires, j'ai voulu donner une idée du poète pur et isoler en

LE PLUS PUR DE NOUS TOUS

pleine lumière cinq ou six gouttes du miel précieux qu'il distille.
Écoutons encore une fois Garneau :

*Tous les champs ont soupiré par une flûte
Tous les champs à perte de vue ondulés sur les buttes
Tendus verts sur la respiration calme des buttes
Toute la respiration des champs a trouvé ce petit
ruisseau vert de son pour sortir
A découvert
Cette voix presque marine
Et soupiré un son tout frais
Par une flûte.*

Simple ingéniosité ? Rare habileté technique ? Sens inné de la valeur des mots, connaissance judicieuse des ressources de la syntaxe ? Souvenir de Jammes ? Réminiscence de Verlaine ? Il y a autre chose. Rappelons-nous la « Maison fermée » dont j'ai cité les premiers vers. Il y a autre chose : la grâce gratuite, accordée au tout petit nombre, le don divin de capturer l'infini entre deux mots furent départis à St-Denys-Garneau.

* * *

La question se pose de nouveau : « Pourquoi a-t-il retiré de la librairie *Jeux et Regards dans l'Espace* ? » Je formerai une hypothèse qui s'accorde, me semble-t-il, avec la qualité exceptionnelle de sa poésie.

St-Denys-Garneau n'appartenait pas à notre temps d'ambition haletante et d'arrivisme exaspéré. Il répugnait à une époque et à un milieu où les hommes jouent sauvagement des coudes et échangent de venimeuses morsures. Il appartenait à l'éternité, comme Vigny, Baudelaire, Nerval, Rimbaud, Valéry, Nelligan. Le poète : si près de l'enfant et de l'ange ; qui se souvient nostalgiquement et de l'enfant et de l'ange.

Garneau ignorait qu'il était un homme social, si je puis ainsi dire. Il n'attachait aucune importance à son personnage social, en quoi il différait profondément de nous qui y attachons une importance démesurée.

Je me regarde et nous regarde tous, nous qui avons entre trente et trente-cinq ans, et qui écrivons. Nous n'avons pas renoncé à être écrivains, nous désirons — d'un désir modéré : l'équilibre de la chaise ou du fauteuil — réussir l'œuvre d'art. Mais le feu sacré ne nous embrase pas, nous ne sommes pas les flambeaux qui brûlent devant l'autel de la Beauté. Nous recherchons (et avec quelle douloureuse ardeur, quelle amertume, parfois !) la réussite temporelle, cette réussite faite de fortune, d'honneurs, de titres, de décorations, d'applaudissements : le laisser pour compte de la gloire. Divisant notre énergie vers deux buts, nous l'affaiblissons. Notre grand péché — il m'apparaît dans une brutale évidence en songeant à St-Denys-Garneau — c'est le manque de pureté dans l'intention. Lui, il était pur, vide des ambitions qui nous détournent du but. Voilà pourquoi, sans doute, il a retiré de la librairie son unique livre. Nos livres qui ne valent pas le sien, l'idée nous effleure-t-elle de les soustraire au public ? Combien nous sont étrangers ce besoin de la perfection, ce respect de la beauté ! Au contraire, nous souhaitons des éditions nombreuses, nous n'hésitons pas devant une production sans cesse accélérée. Le livre s'il a du succès, pensons-nous, nous fera connaître, nous rapportera de la considération et des sous, nous vaudra une place confortable où nous nous assoierons, où nous nous accroupirons pour ne plus nous relever. Manque de pureté.

Une fois de plus, on me taxera peut-être de romantique, on me rappellera qu'à vouloir trop faire l'ange, on risque... Oh ! je

LE PLUS PUR DE NOUS TOUS

sais ! Je ne recommande à personne et ne pratique pas moi-même, hélas ! cette pureté qui n'accepte aucun compromis. Mais n'avoir pas l'héroïsme de la pratiquer, cela interdit-il de l'admirer ? Qu'un poète tombe à trente ans, tué par son amour excessif de la perfection et de la beauté, je crois que sa mort peut nous incliner à quelque réflexion et émouvoir nos puissances d'admiration.

* * *

St-Denys-Garneau a brûlé vif dans la fournaise du beau. Et lorsque, l'enveloppe charnelle calcinée, le feu s'est éteint, il est resté un brillant résidu :

JEUX ET REGARDS DANS L'ESPACE

Des jeux qui furent mortels au joueur, nous le savons maintenant ; des regards si tendus vers l'espace qu'ils ont aspiré l'âme, l'ont déprise de son écorce.

Le plus pur de nous tous : pur jusqu'à la folie, jusqu'à la mort.

Je suis tranquille pour nous : nous ne tendrons jamais notre arc jusqu'à l'éclatement. Nous sommes sages, pas romantiques ; nous calculons nos forces et nos coups ; nous deviendrons de beaux vieillards ; depuis une dizaine d'années il y a en nous d'actifs ferments de beaux vieillards.

Je suis bien tranquille. Et pourtant !... Je contemple la tombe fraîche du poète et une voix sourde me dit qu'il y a là un exemple ; que c'est dans la mesure où nous l'imiterons que nous aurons chance de réussir une certaine chose : un poème immortel pour la consolation, la joie, l'exhaussement de l'homme.

REX DESMARCHAIS

Directives pratiques

L'ENCYCLIQUE « MYSTICI CORPORIS »

Au moment où la communauté humaine des peuples est profondément divisée par une guerre prolongée, le Pape s'adresse au monde chrétien pour lui parler de la fraternité divine à laquelle tous les hommes sont appelés et dont la réalisation serait la meilleure garantie de paix. Le 29 juin 1943, S. S. Pie XII promulguait à Rome une lettre encyclique sur *Le Corps Mystique de Jésus-Christ et notre union en lui avec le Christ*. L'Ecole sociale Populaire l'a récemment mise à la portée de tous en publiant la traduction française officielle. Rien ne saurait remplacer la lecture et la méditation de l'encyclique et nous n'avons d'autre but que d'inciter à ce contact immédiat, en soulignant ici l'importance de ce document.

On y trouve d'abord un exposé doctrinal d'une remarquable clarté sur l'Eglise, Corps mystique du Christ. En voici les principales articulations : Que l'Eglise soit un *Corps*, la Sainte Ecriture le dit à plusieurs reprises. Il ressort de ces diverses affirmations que l'Eglise est un corps un, indivisible et visible, constitué organiquement et hiérarchiquement ; il est pourvu de moyens vitaux de sanctification ou sacrements ; composé de membres déterminés qui lui sont adjoints par le baptême, il n'exclut pas les pécheurs, du moins ceux qui n'ont pas rompu avec l'Eglise par une adhésion personnelle à l'hérésie ou au schisme. L'Eglise est appelée à bon droit le corps *de Jésus-Christ*. Il en est non seulement le fondateur, mais aussi la tête, le soutien et le sauveur. Le deuxième de ces titres retient spécialement l'attention ; les arguments invoqués par saint Thomas pour l'établir sont repris et développés. Vient ensuite l'explication du mot *mystique* qui dans la formule traditionnelle sert à distinguer l'Eglise du corps physique du Christ et de tout corps naturel soit physique, soit moral.

Tout cet exposé dont nous avons indiqué le plan, est nourri de textes tant de l'Ecriture que des grands docteurs chrétiens :

DIRECTIVES PRATIQUES

saint Augustin et saint Thomas sont les plus souvent cités. Leurs textes difficilement accessibles dans les éditions originales sont ici traduits, glosés et présentés aux fidèles sous une forme immédiatement assimilable. Puissent-ils les méditer et voir leur notion de l'Eglise, parfois bien superficielle, se renouveler !

La deuxième partie de l'encyclique leur apprendra combien l'union des fidèles avec le Christ et entre eux est intime. Au delà des liens juridiques qui suffiraient à faire de l'Eglise une société plus parfaitement une que les sociétés humaines, les vertus théologiques, et principalement la charité, établissent entre la Tête et les membres du Corps mystique une liaison plus profonde que toute autre. Elle découle, en effet, de l'Esprit Saint qui remplit l'Eglise et en assure l'unité. L'Eucharistie est le sacrement de cette unité : « il nous communique l'Auteur même de la grâce céleste, pour que nous puisions en Lui cet Esprit de charité par lequel nous vivons non plus notre vie mais la vie du Christ, et par lequel aussi dans tous les membres de son Corps social nous aimons notre Rédempteur lui-même ».

Dans l'exhortation finale, le Pape dénonce le faux spiritualisme ou le quiétisme malsain qui, sous prétexte d'abandon à l'Esprit divin, néglige la coopération que Dieu attend de nous et méprise les moyens surnaturels qu'Il nous a donnés, comme la confession et la prière. Puis il engage les fidèles à toujours voir le Christ dans l'Eglise, à Le considérer comme modèle d'amour envers l'Eglise, à L'imiter dans cet amour, en joignant à d'incessantes prières l'apostolat et la souffrance acceptés pour le Christ. A ceux que la guerre a cruellement éprouvés, le Pape rappelle que « leur souffrance n'est point vaine, mais qu'elle leur sera très avantageuse à eux-mêmes et à l'Eglise si, les regards tournés vers le but, ils la supportent avec patience ». La dernière page, consacrée à la bienheureuse Vierge Marie, évoque son rôle éminent dans le Corps mystique et sa puissance d'intercession.

Pour compléter cet aperçu de l'encyclique, nous relèverons les points sur lesquels le Souverain Pontife nous paraît insister

davantage. D'abord une vérité fondamentale que l'Eglise romaine a toujours professée et qu'elle ne pourrait abandonner sans trahir la volonté de son Fondateur : à savoir la relation nécessaire de l'unité du Corps mystique avec l'unité de l'Eglise-société, celle-ci étant l'expression, sous forme humaine et sociale, de celle-là, de sorte qu'on ne peut appartenir au Corps mystique sans appartenir à l'Eglise visible. A ceux qui voudraient se contenter d'une unité purement spirituelle, le Pape répond : « Il ne peut y avoir aucune opposition, aucun désaccord réel entre la mission dite invisible du Saint-Esprit et la fonction juridique, reçue du Christ, des Pasteurs et des Docteurs ; car — comme en nous le corps et l'âme — elles se complètent et s'achèvent mutuellement, elles proviennent d'un seul et même Sauveur, qui n'a pas seulement dit en insufflant l'Esprit divin : « Recevez le Saint-Esprit », mais qui a encore ordonné clairement : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie » et « celui qui vous écoute, m'écoute ». Il ne faut pas, non plus, s'étonner des imperfections attribuables aux éléments humains de l'Eglise. « Que si l'Eglise manifeste des traces évidentes de la condition de notre faiblesse humaine, il ne faut pas l'attribuer à sa constitution juridique, mais plutôt à ce lamentable penchant au mal des individus, que son divin Fondateur souffre jusque dans les membres les plus élevés de son Corps mystique dans le but d'éprouver la vertu des ouailles et des pasteurs, et de faire croître en tous les mérites de la foi chrétienne ». On pense ici à la remarque de saint Augustin dans ses *Rétractations* (livre I, c. 18) : « Chaque fois que j'ai fait mémoire de l'Eglise sans tache ni ride, il ne faut point l'entendre en ce sens qu'il en serait déjà ainsi, mais comprendre qu'il en sera ainsi lorsque l'Eglise apparaîtra dans toute sa gloire. Maintenant, en effet, à cause des ignorances et des faiblesses de certains de ses membres, elle a de quoi demander à Dieu tous les jours : Pardonnez-nous nos offenses ».

Mais, s'il maintient les exigences imprescriptibles de l'unité ecclésiastique et son caractère humano-divin, le Pape manifeste

DIRECTIVES PRATIQUES

une paternelle et touchante sollicitude à l'égard des chrétiens dissidents. « Nous avons confiance, écrit-il, que même à ceux qui sont séparés du giron de l'Eglise catholique, notre exposé ne déplaira pas et ne sera pas inutile ». Puis à la fin de l'encyclique, tous et chacun sont invités « à céder librement et de bon cœur aux impulsions intimes de la grâce divine et à s'efforcer de sortir d'un état où nul ne peut être sûr de son salut éternel ; car, même si par un certain désir et souhait inconscient ils se trouvent ordonnés au Corps mystique du Rédempteur, ils sont privés de tant et de si grands secours et faveurs célestes, dont on ne peut jouir que dans l'Eglise catholique. Sans jamais interrompre nos prières à l'Esprit d'amour et de vérité, Nous les attendons les bras grands ouverts, comme des hommes qui se présentent à la porte, non d'une maison étrangère, mais de leur propre maison paternelle ». Tous les catholiques voudront s'associer à cette prière de leur Père et s'inspirer de sa charité universelle (Qu'on relise à ce sujet l'article de la *Revue Dominicaine*, mars 1943, sur *La Division des Chrétiens*, par le Père Paré).

Cette prière pour le retour à l'unité des chrétiens dissidents sera, parmi beaucoup d'autres, une manière d'accomplir le devoir qui s'impose à tous les fidèles de collaborer à la croissance du Corps mystique, devoir que le Pape rappelle avec une particulière insistance. Sans doute, le Christ, comme Tête du Corps mystique, est la cause principale de sa croissance. Mais, par pure bonté, Il veut recevoir l'aide de ses membres pour leur permettre d'être ses coopérateurs dans la distribution des fruits de la Rédemption. D'où l'obligation pour tous d'être apôtres.

Joseph-Marie PARENT, O. P.

NOTES DE THÉOLOGIE PASTORALE

« L'heure de M. Tronson »

C'est l'intitulé plein de mystère du LIe chapitre de l'histoire de Marguerite Bourgeoys par Dom Albert Jamet. Il est incon-

testable que ce chapitre clôt, sur la mysticité des fondateurs de Ville-Marie, une série de renseignements sinon tout à fait inédits, du moins passablement originaux et certainement fort intéressants. L'auteur réfère à Faillon qui en aurait parlé en termes plutôt voilés. Je n'ai pas pris le temps de contrôler. Si la piété orthodoxe et splendide des pionniers de Montréal était connue, la crise de fausse spiritualité qui troubla la jeune Eglise l'était beaucoup moins. On ne savait guère jusqu'à ce jour qu'une compagne de Marguerite Bourgeoys, Marie Tardy, une hystérique, avait bouleversé l'équilibre de trois Messieurs de Saint-Sulpice qui s'étaient laissés prendre à ses supercheries. Il est dommage que Bremond ait ignoré cet épisode du sentiment religieux. Quel chapitre littéraire supérieurement élaboré ne nous en eut-il pas laissé !

On reprochera peut-être vivement à l'auteur de s'être étendu comme à plaisir sur cette misère. Au strict point de vue historique, son but lui interdisait d'escamoter le récit de ces événements, puisqu'il devait faire ressortir la vertu de son héroïne aux lumières de l'épreuve et rien n'a maintenu Marguerite Bourgeoys « à l'ombre de la croix », comme les communications occultes de Marie Tardy avec les âmes du purgatoire. Que d'excellents Messieurs s'y soient laissés prendre au point où les archives en font foi, il n'y a pas lieu de s'en étonner, encore moins de s'en scandaliser, si l'on se rappelle que saint Vincent Ferrier, le grand thaumaturge espagnol, s'est laissé prendre lui aussi aux manigances d'une religieuse qui avait recours à des procédés mécaniques pour simuler des extases. Du reste, M. Tronson, Supérieur général, se chargea de rétablir l'équilibre traditionnel de la Compagnie, en crevant ces bulles à coups d'autorité pour le plus grand bien du clergé, des communautés religieuses et des fidèles de l'Ile de Montréal.

Ce récit n'a pas pour unique mérite de dévoiler des faits intéressants et partiellement ignorés, il est plein de leçons salutaires pour le présent et l'avenir. L'homme est naturellement

DIRECTIVES PRATIQUES

religieux. Parce que conscient de sa dépendance en tous domaines, il éprouve un irrésistible besoin de référer son être et son activité à un absolu qui le dépasse. C'est pourquoi, chaque période de l'histoire de l'humanité a connu ses courants de spiritualité généraux et plus particuliers. Chez les païens le culte de l'absolu a revêtu au cours des âges et revêt encore aujourd'hui toutes les fantaisies dont peut le colorer une imagination sans frein : d'où ces rites étranges, occultes ou évidents qui accompagnent toutes les mythologies. Il faut voir aussi comment les spiritualités d'inspiration chrétienne, si elles naissent et se développent en dehors du catholicisme, finissent de même par s'entacher d'une foule de convictions et de pratiques qui répugnent, elles aussi, autant au bon sens qu'aux plus élémentaires convenances.

La spiritualité catholique authentique n'assimile pas ces produits de l'imagination parce qu'elle est réglée par un autre principe que celui de l'illumination intérieure, le principe d'autorité. L'Eglise ne reconnaît pour authentique que la sainteté qui se soumet. Les saints qu'elle canonise ont pu mener des vies extraordinaires, étonner le monde par leurs miracles, voire parfois, par leur originalité, mais jamais tout cela n'a été présumé provenir d'une sainteté authentique, avant qu'un long et rigoureux procès sur l'orthodoxie de la doctrine et le sage équilibre de toutes les vertus ne l'ait péremptoirement démontré.

« L'histoire est maîtresse de vie ». Marie Tardy est un triste exemple d'illuminisme. Mais l'Eglise catholique qui se défie toujours des voies extraordinaires, comme des doctrines nouvelles, veillait en la personne de M. Tronson, homme pieux et sage, pour mettre fin au triomphe de l'imposture.

Quant à Marguerite Bourgeoys, elle cheminait silencieusement dans les voies qui conduisent à la sainteté véritable. Aux deuils, s'ajoutaient les dommages temporels qui affligeaient aussi la communauté. En 1692, la grange de Verdun passait au feu. L'année suivante, la maison brûlait à son tour. Epreuves ou châtements ? Mère Bourgeoys y faisait sa réponse. Toutes ces

« croix de Providence » appesantissaient sur la supérieure coupable la Justice de Dieu. Par sa faute, la vie intérieure périlait à la congrégation. Dieu l'avait menacée de lui reprendre son œuvre. Il la lui enlèverait un jour pour la punir de son infidélité. En attendant, il la frappait dans ses filles et dans ses biens. Elle s'enfonçait dans un chemin sans lumière et sans douceur. Devant elle, il n'y avait plus que « le Calvaire et sa désolation » (Tom. II, p. 666).

A. SAINT-PIERRE, O. P.

Une lettre et sa réponse au sujet de la limitation des naissances

Mon Révérend Père,

Je m'excuse de vous donner les détails suivants, mais je les crois essentiels au problème que nous nous posons, mon mari et moi. Notre cas est d'ailleurs celui de beaucoup d'autres.

Mariés depuis six ans, nous avons, grâce à Dieu, trois enfants qui font notre joie, et aussi nos soucis, lorsque nous envisageons leur avenir et celui des autres enfants qui normalement devraient venir se joindre aux premiers. Dieu m'a fait la grâce d'une bonne santé, et les maternités successives ne m'effrayent pas. Du reste, mon mari et moi appartenons à des familles nombreuses. Mais il y a tant de choses qui ont changé depuis trente ans qu'on peut se demander si cette tradition de chez nous n'est pas en train de perdre son prestige.

Ce n'est d'ailleurs pas affaire de sentiment, puisqu'en ville surtout les parents de notre condition doivent faire face à des difficultés très concrètes : logement, instruction des enfants, surveillance, etc.

Et voici notre question : quand la famille ne dispose que du modeste revenu du mari — le mien reçoit le salaire d'un ouvrier spécialisé — vaut-il mieux n'avoir que 4 ou 5 enfants auxquels on donnera une éducation soignée et une instruction plus poussée, de manière à ce que plus tard ils soient à même d'accomplir des tâches plus agréables que celles de leurs parents ;

DIRECTIVES PRATIQUES

ou bien faire confiance à la Providence, comme on dit, avoir une dizaine d'enfants qui, par la force des choses, ne pourront recevoir, au moins plusieurs d'entre eux, qu'une instruction primaire. Ancienne institutrice, je sais que cela ne va pas très loin, pour affronter la vie d'aujourd'hui... Mais enfin est-il nécessaire ou seulement souhaitable que les enfants trouvent dans leur héritage familial des avantages que les parents n'ont pas eus.

Notre problème est également celui de beaucoup de gens de notre condition. A les entendre (et parfois nous nous sentons portés à les approuver), on croirait que les familles nombreuses, c'était une chose bonne autrefois, ou tolérable encore aujourd'hui, mais seulement à la campagne.

Pourtant n'est-il pas vrai que le bon Dieu se plaît encore aujourd'hui à y semer les vocations ?

Que penser de cela ? Vous pourriez apporter la lumière dans bien des foyers inquiets, comme le nôtre.

En vous remerciant respectueusement,

Madame X...

Madame,

La question que vous posez pourrait, il me semble, se ramener à ce point précis : « Vaut-il mieux n'avoir que peu d'enfants auxquels on soit en mesure d'assurer une éducation supérieure et de préparer en conséquence un avenir meilleur, ou en avoir beaucoup au risque de ne pouvoir leur assurer qu'une éducation ordinaire et un avenir également assez précaire ? »

A cette question délicate il n'est pas possible — vous le comprenez facilement — de répondre immédiatement par un oui ou par un non. Trop de conditions et de considérations diverses entrent en jeu. Les cas concrets variant à l'infini, il nous est permis seulement de poser ici quelques principes généraux, en vous laissant à vous-même le soin de les appliquer et d'en tirer les conclusions dernières.

Tout d'abord lorsque vous introduisez dans la question l'idée ou l'implication d'un certain « contrôle des naissances » qui re-

lèverait de la décision arrêtée des parents, nous voulons supposer d'emblée que vous n'entendez par là qu'un mode régulier et légitime de limitation des naissances : soit abstinence totale, soit abstinence périodique.

En second lieu, serrant le problème de plus près, nous faisons remarquer que, si par la nature même de leurs engagements les époux sont tenus de donner la vie aux enfants que Dieu veut bien leur envoyer, l'Eglise ni aucune détermination explicite de la loi morale ne fixent aux époux un nombre même approximatif d'enfants auxquels ceux-ci devraient s'efforcer de donner naissance. Sur ce terrain, pleine liberté est accordée aux époux.

Le seul point qu'il reste à mettre au clair est donc le suivant : Reconnue la liberté foncière des conjoints, et supposé l'usage exclusif de moyens légitimes dans le processus de régulation des naissances, est-il plus parfait pour des époux chrétiens de n'avoir que peu d'enfants et de leur préparer une vie meilleure ; ou d'en avoir beaucoup en poursuivant cette fin très honorable qui est de donner l'existence au plus grand nombre possible d'êtres humains, appelés à participer un jour à la béatitude éternelle et déjà ici-bas à être de fidèles serviteurs de Dieu, peut-être des prêtres et des religieux ?

Les données générales ayant été ainsi précisées, vous voudrez bien reconnaître tout d'abord, madame, que les fins proposées par ceux qui entendent suivre l'une ou l'autre voie sont toutes deux louables et légitimes, en sorte qu'il n'y aurait aucunement lieu de qualifier de mauvais chrétiens ou même de chrétiens égoïstes et bourgeois les conjoints qui préféreraient délibérément de poursuivre la première de ces fins, comme plus adaptée à leur idéal de vie humaine et chrétienne et plus conforme à leur condition sociale. Le désir de donner à l'enfant une éducation supérieure, d'en faire un homme plus complet et peut-être plus tard un prêtre plus instruit ou un chef laïc, est un désir très honnête et pleinement justifiable en soi.

Dans son encyclique sur le mariage chrétien, le pape Pie XI

DIRECTIVES PRATIQUES

s'est exprimé sur ce point en termes précis qu'il fait bon de méditer : « Il ne faut pas accuser d'actes contre nature les époux qui usent de leur droit suivant la droite et naturelle raison, même si, pour des causes naturelles, dues soit au temps soit à certaines déficiences physiques, une nouvelle vie n'en peut pas sortir ». Il paraît donc légitime d'inférer de ce texte que pour des raisons bonnes et suffisantes — et celle que vous nous avez signalée est sûrement suffisante — un certain contrôle des naissances soit permis aux parents.

Par ailleurs, l'expression « faire confiance à la Providence et avoir beaucoup d'enfants » que vous employez relativement à la seconde attitude renferme une certaine équivoque.

Il arrive en effet qu'on veuille lire dans cette « confiance à la Providence » la justification de toutes les imprévoyances et de toutes les négligences : lorsque par exemple les époux se contentent de donner l'existence à une multitude d'enfants, sans se soucier de leur procurer une condition de vie normale, en sorte que ces familles délabrées deviennent bientôt pour la société une surcharge, même parfois un danger plutôt qu'une assistance.

Cependant cette même expression peut aussi être la manifestation d'une héroïque charité et d'une soumission entière aux libéralités de cette divine Providence « qui nourrit les oiseaux du ciel et vêt les lis des champs... » Alors cette « confiance en la Providence » se recommande d'une sagesse éprouvée et témoigne en faveur du dévouement et de l'abnégation de chrétiens qui, ayant accompli tout leur devoir, savent que Dieu ne leur manquera pas de son côté dans les choses nécessaires.

Essayons maintenant de comparer objectivement l'un et l'autre cas. Le premier, à ce qu'il nous semble, suppose l'exercice méritoire d'une vertu surnaturelle particulière : la vertu de prudence ; vertu dont Notre-Seigneur nous fait implicitement le précepte lorsqu'il dit (Luc, XIV, 28) : « Qui de vous s'il veut bâtir une tour, ne s'assied pas auparavant pour calculer la dépense et s'il a de quoi l'achever ? » Le second supposerait ap-

proximativement l'exercice du don de conseil, et la mise en pratique non plus seulement d'un précepte mais même d'un conseil évangélique, signifiant par là l'appel à une perfection plus élevée et qui ne peut être exigée de tous, bien que tous doivent y tendre. L'exemple type est ici celui du jeune homme riche à qui il est dit : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi ! »

Ainsi, toutes proportions égales par ailleurs, la voie choisie par le deuxième père de famille nous paraîtrait la plus parfaite, parce que supposant un plus grand esprit de foi, l'exercice d'une plus profonde charité et sûrement la démonstration d'une soif plus vive d'abnégation et de sacrifice.

A tout prendre d'ailleurs, madame, le bien de l'existence est un bien si grand qu'aucun autre en toute rigueur de justice ne peut lui être comparé, et qu'il vaudra toujours infiniment mieux pour un enfant naître pauvre que de ne pas naître, être baptisé et devenir héritier du royaume de Dieu et membre de l'Eglise, même s'il lui faut accepter pour un temps une vie plus rude et plus amère, que d'être privé de ces biens incomparables par une juste limitation des naissances.

N'est-il pas vrai encore que même au seul point de vue naturel les avantages moraux et sociaux qui sont attachés à l'accroissement constant du nombre des naissances sont tels qu'aucun honnête homme, aucun citoyen ne peut rester indifférent à leur endroit. Nous, Canadiens français, savons en particulier que le salut de notre nationalité est tout entier suspendu à la solution apportée au problème de la famille nombreuse.

Cette nécessité de pratiquer la limitation des naissances, pour ceux qui veulent une meilleure éducation à leurs enfants, est de plus, anormale de soi, inhumaine et anti-sociale, car la société devrait veiller à favoriser principalement les familles nombreuses et leur rendre accessible — au moins au même titre qu'aux autres familles — les débouchés vers une vie plus facile et plus intégralement humaine.

DIRECTIVES PRATIQUES

Il reste également, les inclinations de la nature étant ce qu'elles sont, que bien souvent un secret motif d'égoïsme pousse les parents de condition plus élevée à n'avoir qu'un nombre restreint d'enfants, voulant s'exempter à eux-mêmes des charges lourdes et rêvant donner en héritage à leurs enfants la fortune plutôt que la vertu, faire d'eux des bourgeois cossus plutôt que des chrétiens militants.

C'est pourquoi, madame, quant à nous, nous préférons de beaucoup la solution que vous paraissez accepter vous-même comme la meilleure, parce que la plus héroïque, la plus surnaturalisée, la plus recommandée aussi tant au point de vue social qu'au point de vue chrétien.

Hyacinthe-M. ROBILLARD, O. P.

Le sens des faits

La Société canadienne d'Histoire de l'Eglise

Avec la fin de mil neuf cent quarante-trois, la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise catholique terminait les dix premières années d'un travail appréciable par les fructueux résultats déjà obtenus et par ceux encore plus abondants et solides dont les germes commencent à percer.

On sait que l'initiative de cette fondation appartient à nos compatriotes de langue anglaise, aiguillonnés d'ailleurs par l'exemple des catholiques américains. Mais dès le premier congrès, tenu à Ottawa en 1934, les membres de langue française étaient invités à constituer une section autonome, avec pouvoir de désigner, tous les deux ans, et le président général et le lieu de la réunion des sociétaires. Un tel organisme s'est révélé, en pratique comme en théorie, la solution idéale pour un pays à dualisme ethnique. Le cas est assez rare dans nos organisations canadiennes soi-disant bilingues pour que je le signale hautement ici.

Par une heureuse inspiration du Conseil, le Président Général élu en fin de cette première décennie, le R. P. Thomas Charland, se trouve être : a) un ouvrier de la première heure et des plus ardents de notre Société nationale d'Histoire de l'Eglise ; b) un professionnel du travail historique, formé, auprès des grands maîtres européens, aux meilleures méthodes de la recherche critique qu'il enseigne comme professeur titulaire à l'Université de Montréal. Il m'est deux autres fois agréable de mentionner ici le R. P. Charland comme membre de l'Ordre des Frères Prêcheurs et collaborateur à notre *Revue Dominicaine*.

Dans son discours prononcé au congrès tenu à Hamilton le 23 septembre dernier, le R. P. Charland a marqué avec beaucoup de justesse les heureux résultats obtenus par la section française grâce à la décentralisation de ses réunions annuelles. Ainsi furent suscitées et encouragées de nombreuses bonnes volontés qui s'intéressèrent à l'histoire religieuse de telle localité ou de telle région. Mais la bonne volonté n'est pas tout dans le travail historique, bien qu'on ait été trop porté à s'en contenter jusqu'ici au Canada français. Qu'un notaire ou un professeur de collège

LE SENS DES FAITS

s'attaque à la publication des registres de la Fabrique paroissiale et de la municipalité scolaire de telle petite ville ou de tel village, c'est un geste à apprécier, puisqu'il assure la conservation de documents et de souvenirs toujours exposés à disparaître. Mais il y a une manière de publier les documents, de les éditer avec l'appareil critique susceptible de leur procurer pleine et stricte valeur d'information, de les encadrer de préfaces et d'annotations pertinentes. C'est là un des apports très précieux que la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise tient à la disposition des intéressés. Puissent seulement ces derniers recourir davantage à elle et lui faciliter la tâche !

Aiguiller et contrôler le travail des groupements locaux et régionaux, continuer et terminer ce qui a été seulement esquissé, redresser les monographies et les biographies boiteuses, la S. C. H. E. ne désire exercer ce vaste et très opportun rayonnement qu'en vue de hâter la réalisation de son grand objectif : par toutes les recherches locales ainsi provoquées, encouragées, redressées, complétées, conduire à bonne fin l'histoire de tel diocèse puis de telle province ecclésiastique pour en arriver finalement à dresser une grande Histoire de l'Eglise catholique au Canada : notre *Ditio Canadensis christiana* !

Pour aider à ce résultat, le nouveau Président a demandé aux membres : d'apporter une collaboration plus intense aux relevés bibliographiques et aux inventaires d'archives ; puis de garder toujours et de répandre autour d'eux la pratique d'une méthodologie sérieuse, expression d'une vraie *conscience scientifique*. Dans ce souci de préserver et de développer le seul véritable travail historique digne de ce nom, unissant à une documentation toujours exacte le respect scrupuleux de l'impartialité loyale et objective, se trouvent résumées la carrière et l'action du R. P. Thomas Charland depuis la fondation de la Société. Nul doute que son terme de présidence générale ne soit marqué par de nouveaux et fructueux enrichissements.

Albert LACROIX

Projections

Autour de L'art le plus soigné en musique, peinture ou sculpture
« L'abatis » ture, commet une trahison quand il s'applique à faire oublier l'univers concret, la création originelle dont il

s'inspire, bon gré mal gré, et à laquelle il doit tout, à commencer par sa propre existence. A plus forte raison les lettres humaines, y compris le genre fiction, seraient condamnables si l'évasion momentanée qu'elles procurent n'incitait le lecteur à retourner ensuite, avec des yeux plus avides, vers la réalité du monde terrestre. Si le livre nous détache de la vie observée et vécue, il manque son objet le plus final ; et cela, du consentement même des partisans de l'art désintéressé. Que l'imprimé donc nous mène à la nature, *que la pulpe retourne à la forêt* ⁽¹⁾. C'est un cas de restitution et de justice, en même temps qu'un postulat de la vérité qui n'est jamais complète dans nos écrits. Autrement, gare à l'esprit livresque par quoi l'individu le plus prometteur, annihilant ses ressources, demeure captif de l'analyse ou du rêve, assiste à sa vie au lieu de la vivre.

A ce désastre, car c'en est un, peuvent contribuer les dispositions trop passives du lecteur soucieux uniquement de reconnaître les signes inscrits dans la pulpe. *Malheur*, dit S. Augustin, *à ces inconscients qui se complaisent dans les signes que Dieu leur envoie sans s'occuper autrement de la chose signifiée.* Mais je parle sur l'heure des écrivains. Un auteur livresque façonne des esprits livresques. Comment pourrait-il, ignorant des réalités concrètes ou les tenant de plein gré à distance, en suggérer le goût ? L'imagination à elle seule n'y suffit guère. On connaît l'amusant, mais fâcheux paradoxe de Th. Gautier : *Si je vais en Espagne, je ne pourrai plus en parler !* L'indolence naturelle jointe à une facilité dangereuse provoque et nourrit pareil penchant. Comme aussi la formation première. Qui ne s'est réjoui de voir disparaître peu à peu dans nos collèges l'usage d'imposer aux étudiants, comme thèmes de composition, des sujets hors de leur portée sensible. Il reste que bon nombre de nos écrivains, romanciers, poètes, essayistes en divers genres, sont encore atteints de cette maladie. Au lieu d'amasser, soupeser, classer et ordonner des matériaux, ils se mettent, comme disait Henri de Bornier, *dans l'état littéraire* avant d'écrire. Combien plus saine et fructueuse la méthode qui consiste, après un tour de campagne, à établir une nomenclature de personnages vus du dedans comme du dehors et d'objets captés par tous les sens.

(1) Formule employée à propos de la science par le docteur J.-A. Mireault, dans un ouvrage à paraître dont le titre à lui seul : « VIRICULTURE », devrait surprendre et exciter l'intérêt.

Bloc informe et rebutant d'abord, matière ou fragments de matière promis aux déchets, si l'écrivain refuse de se donner, mais auxquels ne manquent, pour éclore en souvenirs et poèmes, que le travail ordonnateur et le *spiramentum vitæ*.

« Souvenirs et poèmes », tel devait être en premier lieu le titre de l'ouvrage publié récemment aux *Editions Fides*, par l'abbé Félix-Antoine Savard. Il y a substitué « L'abatis », soit que ce souvenir fût demeuré en lui plus vivace, soit qu'il se dressât à ses yeux comme un symbole de son œuvre littéraire et de la mission colonisatrice des nôtres. Or ce maître écrivain ne connaît ni ne prône d'autre méthode que celle que je viens de signaler. Voilà pourquoi, en dépit d'un art très appliqué, très consciencieux, vous ne sauriez à son contact appréhender l'esprit livresque : on ne donne que ce qu'on a.

Mon principal hommage sera de lui appliquer sans réserve ce qu'il dit du poète dans une *Introduction* magnifique où jamais, si ce n'est sous la même plume, la théorie du nationalisme littéraire n'a rencontré pareille force d'expression : « Le cœur du vrai poète est tout entier à son pays. Il aime en profondeur ; il a l'intelligence des merveilles qui l'entourent. Inlassable dans son désir, il part, il pénètre, il absorbe. Mais c'est plus qu'une documentation qu'il amasse, c'est son butin de poésie qu'il fait. C'est un naturaliste longtemps au guet, un observateur des mœurs dans leur instant le plus expressif, un curieux subtil de l'essentiel. Il a reçu de voir une part invisible de sa patrie : celle qui monte de la terre, de l'histoire et des travaux de tous les siens. Il élabore au-dessus des réalités visibles et des contingences un chant qu'il a fait jaillir des êtres situés dans l'ambiance et dont il a pénétré la vie intime ». Portrait du peintre par lui-même. M. Savard va toujours plus loin et plus avant que ces « accessoires de la paysannerie » dont les pâles esthètes se contentent et qu'il traite avec un condescendant mépris. Mêlé au peuple du comté-type de Charlevoix, conduisant les défricheurs jusqu'au lieu du campement, y séjournant en leur compagnie, non seulement a-t-il palpé la glaise neuve sans crainte des ongles noirs, des pieds boueux, mais il a surtout, en les voyant à l'œuvre, en écoutant leurs chansons et leurs dires, ausculté l'âme de ces robustes colons. Rien d'étonnant qu'il en est tiré un fruit immortel, poème de foi et d'amour, chant comparable pour l'accent à celui qui jaillit du cœur de Thomas l'Apôtre,

quand le Christ ressuscité eut offert de se soumettre à son expertise.

La merveille, en effet, c'est que ce pragmatique, cet écrivain d'action, prêchant directement, dans ses cours et discours, le retour à la terre, demeure en poésie un pur esthète. Puisant à sa source favorite, il se contente alors de faire de l'achevé, du définitif. Il croit, il a raison de croire que l'exemple confirme la théorie et que tout cet éclat sonore a nom prédication. Je me sens ravi et secoué par cette prose poétique, ces vers libres ou classiques, ces courts récits, sculptés comme des camées dans une langue savante où les plus rares subtilités, les plus violents caprices, les plus bondissantes surprises restent quand même soumis à la règle française. Tradition et progrès s'unissent en permanence, l'un et l'autre émergeant du terroir. Ah ! oui, cet homme a conquis le droit de dire à la jeunesse : « Ouvrez les yeux sur l'être près de toi vivant et parlant. Voici qu'au pays natal la source des grands thèmes universels a jailli et t'invite à chanter dans la langue naïve et suave de ton cœur » (Introduction).

Aussi n'est-ce pas là un ouvrage à lire en diagonale, encore qu'il s'absorbe à petites doses, comme les trop riches liqueurs. Comment pourriez-vous ne frôler que d'un regard distrait, passager, ce prélude à « La poudrerie » :

« Une matière déliée, ténue, en proie au délire du tourbillon et de la spirale.

« Cela fut précédé d'une neige calme, muette. Floraison de l'eau ! Opulence et grâce et grappes sur toutes les branches et ramifications de l'air ! »

Ou cette finale d'un groupe de pièces modestement intitulé : « Notes » :

« Je lui rappelle sa montagne de Charlevoix, Miscoutine au sol froid et rochu. Mais il a, maintenant, dans son regard, le lot neuf qu'il s'est choisi, la butte qu'il vient d'élire pour être le trône de sa maison. La Lélie herbeuse en fait lentement le tour ; et, bientôt, à ce qu'il m'annonce, sa vache Noiraude et Marbré, son bœuf, y donneront, tout le jour, alternativement, deux coups de têtes contre les mouches et deux coups de langues dans les foin bleus ».

LE SENS DES FAITS

A quoi rêve un évêque chinois La Chine sera prête après la guerre pour une nouvelle invasion d'apôtres, Mgr Yu Pin l'a dit.

Il cause avec une trentaine de religieux dont quelques-uns reviennent du Japon. Ce n'est pas une conférence de presse, mais combien de reporters seraient heureux de remplir leur carnet des pensées graves, et parfois souriantes, tombant par lentes saccades, en un français correct, bien que certains mots semblent d'articulation plus difficile. Et quelle émotion de voir surgir des antipodes un évêque habillé comme nos évêques et parlant avec toutes les nuances attendues le langage chrétien. C'est surtout pour la foi, plus unifiante que les réseaux de l'air, que les distances ne comptent plus. Avec cela que le Vicaire apostolique de Nankin, conseiller du gouvernement national pour les affaires sociales et diplomatiques, unissant dans sa personne la foi et le patriotisme, sa parole émue traverse toutes nos fibres.

Son Excellence nous expose ses ambitions et ses projets — le mot rêve sonne moins juste, puisqu'Elle ne table que sur des réalités présentes. Ainsi la Chine sera prête pour un renouveau d'apostolat chrétien (protestant ou catholique, selon le zèle et les ressources de chaque confession), parce que les principes sociaux de la République admettent la fraternité universelle des hommes, tandis que les services des Alliés durant la guerre ébranlent fortement d'anciens préjugés. Ces principes, remontant par leur origine première à plusieurs siècles avant Jésus-Christ, demeurèrent longtemps entachés de racisme ; mais aujourd'hui ils ne demandent qu'à être baptisés pour devenir chrétiens. Au reste, il ne s'agit plus d'implantation, mais d'expansion du catholicisme en terre chinoise parmi cinq cents millions d'habitants. Une hiérarchie déjà constituée, un clergé peu nombreux, mais plein de zèle, des universités, des écoles, quatre millions de catholiques, plus une moyenne de cent mille conversions par année, voilà qui suffit à préparer les voies.

Il serait futile d'attendre de la part de l'autorité gouvernementale autre chose qu'une tolérance intéressée. Pas plus qu'en d'autres pays, l'Etat païen n'envisage en pareilles circonstances le point de vue strictement religieux. Si, à l'époque de saint François Xavier, le Japon fut ouvert aux missionnaires de la foi, c'était en vue d'obtenir le commerce portugais. Si, après quatre siècles d'ostracisme, ils furent admis une seconde fois, ce fut à cause des relations intellectuelles déjà existantes, et

parce que le mot « païen » était mal porté. De même en Chine, la sociabilité des missionnaires, leurs aumônes en nature, prédisposaient les cœurs et, par cette brèche humaine, s'introduisait l'Évangile. Monseigneur nous avoue qu'il doit à ses interventions en faveur des pauvres, des prisonniers et des blessés, d'être reçu avec tant d'honneurs par ses compatriotes d'Amérique, la plupart des infidèles. En sorte que, pour le succès de l'entreprise future, il ne manque que l'argent et les hommes. « Mais il y aura aussi la façon de présenter l'Évangile aux Chinois en tenant compte de leur mentalité ». L'on peut commettre des impairs. Son Excellence nous raconte l'amusante histoire de cet envoyé politique à Washington qui demandait leur âge à toutes les dames qu'on lui présentait ! Geste de déférence en Chine et coutume qui fait loi.

Monseigneur Yu-Pin est un haut gradé scientifique et un thomiste. Il nous confie, disons cette fois son rêve de faire traduire en chinois, par des équipes compétentes, les œuvres complètes de S. Thomas. Les introductions et commentaires de la Somme suffiraient aux intellectuels. « Ce qu'il faut aux savants, dit-il, c'est une édition critique intégrale. Qu'elle soit l'œuvre de cent ans, s'il le faut, mais qu'elle soit ! » Et voilà qui s'appelle penser de haut et de loin.

CRITICUS

L'esprit des livres

Questions sociales

R. P. G.-C. RUTTEN, O. P. — « La doctrine sociale de l'Eglise ». Montréal, Granger, 1943. 16.5 cm. 408 pp.

Depuis le passage chez nous du P. Rutten à l'automne 1914, les Canadiens ont gardé le meilleur souvenir du grand sociologue catholique. C'est dire avec quelle joie et quel profit ils accueilleront la présente réimpression montréalaise de la *Summa* du christianisme social. Seul un vrai maître peut rédiger un abrégé à la fois plein et sobre comme celui-ci. A l'heure où, en terre canadienne, nombre de confusions risquent de se produire sur des questions sociales graves entre toutes, ces pages constituent une mise au point qu'on *doit* recommander.

Albert Lacroix

Abbé Clément BARIBEAU — « Leçons sociales ». Montréal, Editions Fides, 1943. 19 cm. 216 pp.

R. P. LORENZO GAUTHIER, C. S. V. — « Pour un ordre social chrétien ». Montréal, Ecole Sociale Populaire, 1943. 19 cm. 206 pp.

1. — Après avoir signalé les « faux remèdes » (pp. 49-69), M. l'abbé Baribeau entame l'étude de la question sociale d'après les documents pontificaux. Ce sont des cours donnés à certains groupes d'A. C. du diocèse d'Ottawa : ils visent donc à la vulgarisation, mais ils évitent avec grand soin d'être vulgaires. Leur souci de clarté n'a pas été au détriment de l'exactitude que sacrifient parfois ailleurs les simplifications outrancières de certains *apôtres des questions sociales*. Comme avant-propos à son travail, l'auteur reproduit une sienne conférence publique sur *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno*. Ce premier livre du jeune professeur du Grand Séminaire d'Ottawa trace une ligne de lumière que M. Baribeau tiendra, je le souhaite respectueusement, à poursuivre et à intensifier.

2. — Quatorze causeries radiophoniques consacrées à commenter la lettre des évêques de la Province de Québec, en date du 11 mars 1941, sur la restauration de l'ordre social. Sur chacun des principaux passages du document en question, le R. P. Gauthier attire l'attention ou la méditation de ses auditeurs et aujourd'hui de ses lecteurs. Cette étude successive n'en reste pas à un examen superficiel ; simple et limpide, elle est pourtant profonde. Puisse-t-elle combattre les poisons assez subtils pour faire leur œuvre même en certains milieux canadiens-français qu'on pourrait croire immunisés !

A. Papillon, O. P.

REVUE DOMINICAINE

R. P. L.-J. LEBRET, O. P. — « Mystique d'un monde nouveau ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 178 pp.

Analyse du Bien Commun temporel (pp. 1-56). Bien Commun spirituel et Bien Commun temporel (pp. 59-91). Politique du Bien Commun (pp. 95-171). Telle est la trilogie développée par le R. P. Louis-Joseph Lebret. Ancien officier de marine devenu dominicain, l'auteur s'est surtout consacré à l'apostolat social et corporatif dans les milieux maritimes. De cette préoccupation majeure on trouvera dans le présent volume plus d'une trace. Le P. Lebret s'est toujours senti peu d'aptitudes à la spéculation élaborée. Mais c'est un apôtre courageux, plein de la charité du Christ et désireux d'appliquer de plus en plus les directives sociales de la papauté. En un exposé théorique comme celui-ci, il ne se trouvait donc point dans son domaine préféré. Aussi se pique-t-il moins de réflexion personnelle que de fidélité. Comme aurait dit notre P. Gonthier, nous réentendons ici « les meilleures leçons des plus excellents maîtres ». Lorsque le disciple veut y ajouter une rare glose de son cru, il n'est pas toujours heureux : n'affirme-t-il pas, par exemple, que le régime démocratique et parlementaire est incapable de réaliser la notion de Bien Commun ! Trop pénétrant effluve du pétainisme de fin 1940 et du début 1941 !

Albert Lacroix

Charles de KONINCK — « De la primauté du bien commun contre les personnalistes. Le principe de l'ordre nouveau ». Québec, Editions de l'Université Laval — Montréal, Editions Fides, 1943. 20 cm. 198 pp.

Dans son retentissant ouvrage « Our Present Philosophy of Life », Montgomery Belgion entend prouver que la morale hétéronome cède de plus en plus la place parmi nous, chrétiens, à une morale personnaliste n'ayant de loi que notre instinct individuel, dont la satisfaction totale est le but et la récompense de la vie même. Contre le personnalisme, intégral ou mitigé, on trouvera ici une étude de base, c'est à dire moins passionnée et plus scolastique, ce qui la rend plus profonde et plus solide que les pages de Belgion.

« Le principe de l'ordre nouveau » (pp. 83-123) étudie les sources et les aboutissants de la théorie marxiste. Critique aussi vive que pénétrante.

Yves Filfe

François HERTEL — « Pour un ordre personnaliste ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1943. 19 cm. 336 pp.

Des *positions* comme des *propositions* de l'auteur, il y aurait beaucoup à écrire. Je ne dispose pas, en ce moment et en ce lieu, de l'espace nécessaire. Peut-être la R. D. reviendra-t-elle, un de ces mois, aux idées exposées et défendues dans le livre de M. l'abbé Dubé. Mais je ne puis passer aujourd'hui sous silence une constatation déjà relevée par un ancien

L'ESPRIT DES LIVRES

maître de l'auteur, le R. P. Saintonge, S. J. : François Hertel a perdu les bénéfices immenses d'une étude plus poussée, plus soutenue, plus solide de la lettre et de l'esprit de la doctrine thomiste, dans le *Doctor communis* comme chez ses principaux commentateurs de tous les temps. Parmi ceux-ci, à notre époque et dans notre pays, prend place et occupe un rang majeur le T. R. P. Louis Lachance, O. P., comme l'a souligné encore le même P. Saintonge, professeur au Scolasticat des Jésuites de Montréal, dans *Relations* III (1943) 54.

Quoi qu'il en soit de ce point important, je n'ai pas besoin de relever que François Hertel ne prétend imposer à personne d'irréformables opinions ; il invite ses compatriotes à penser, et ils n'accepteront l'invitation ni sans secouer leur engourdissement intellectuel ni sans enrichir leur spéculation philosophique.

Yves Filfe

Ernest HAMBURGER et alii — « Le droit raciste à l'assaut de la civilisation ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 19.5 cm. 144 pp.

Sous les auspices de l'Institut de Droit Comparé de l'Ecole Libre des Hautes Etudes de New York, quatre professeurs dissèquent cette « parodie de Droit » qu'est l'idéologie raciste. M. Hamburger en retrace les origines dans les décrets hitlériens proscrivant les Juifs (pp. 19-35). M. Max Gottschalk traite de « la législation raciste en Droit comparé » (pp. 39-52). M. Paul Jacob relève les applications de la théorie raciste en France asservie (pp. 55-93). Enfin M. Jacques Maritain dégage « la vraie signification du racisme » (pp. 97-137). Ce sont de beaucoup les meilleures pages de ce tétrastyle.

Serge Houle

John M. OESTERREICHER — « Racisme, Antisémitisme, Antichristianisme ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 19 cm. 248 pp.

L'auteur est un prêtre autrichien actuellement réfugié aux Etats-Unis. A son texte primitif rédigé en 1939, il a joint un post-scriptum (pp. 215-242) décrivant les menées antisémites de l'hitlérisme depuis cette date. Rien qui n'ait déjà été publié ailleurs.

Albert Lacroix

Edmond VERMEIL — « Hitler et le Christianisme ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19.5 cm. 106 pp.

R. P. Paul DE ROOY, O. P. — « L'ordre nouveau de Hitler ». Québec, Editions du Cap Diamant, 1943. 18.5 cm. 36 pp.

1. — Ouvrage déjà publié à Paris en 1939. Précise bien l'opposition foncière du dictateur allemand à toute conception et organisation véri-

tablement chrétienne de la société. Mais l'auteur est dépassé, écrasé par les divers aspects qu'il lui faut étudier. Il ne possède pas la compétence nécessaire pour dominer l'ensemble du problème. Comme cela arrive toujours en semblable occurrence, il se dilue en gloses incolores et ne sait plus s'arrêter.

2. — Ici, au contraire, on trouvera un raccourci — mais de quelle précision et de quelle plénitude — tracé par un maître des questions de politique nationale et internationale, le R. P. De Rooy, professeur de philosophie sociale à l'Angelicum de Rome et à l'École libre des Hautes Études de New York. Les anciens élèves canadiens de l'illustre professeur tiendront à répandre cette alerte brochure, pleine de notions solides et étayée d'une information documentaire de première valeur.

Page 6, ligne 25, lire : *Gobineau*.

A. Papillon, O. P.

Chanoine Joseph CARDYN — « L'idéal chrétien du mariage ». Montréal, Editions Fides, 1943. 17 cm. 48 pp.

Abbé Jean VIOLLET — « Petit traité du mariage ». Montréal, Editions Fides, 1943. 17 cm. 48 pp.

1. — Le mariage est un sacrement. Il faut conquérir toujours plus le monde ouvrier à la doctrine sacramentaire du mariage. L'avenir de la classe ouvrière est attaché à cette condition. Telles sont les trois grandes idées que développe ici le fondateur de la J. O. C. Pages moins étayées en doctrine solide que brûlantes de flamme apostolique.

2. — On connaît la manière de M. Viollet dans ses brefs exposés d'éducation et de psychologie matrimoniales. L'auteur cherche à y allier la précision concrète et simple dans les conseils à la clarté pédagogique dans l'expression. On retrouvera dans la présente brochure ces qualités précieuses, non sans quelque simplification parfois un peu rapide.

Claude Clément

Anne-M. COUVREUR — « Comment aimer pour être heureux ». Montréal, Editions Fides, 1942. 19.5 cm. 190 pp.

Ce mince volume est un recueil d'articles et de causeries. Il rappelle des vérités élémentaires trop souvent méconnues. Il est écrit avec une simplicité cordiale que l'on voudrait imprégnée d'un esprit plus ouvertement chrétien. Sans doute nous est-il déclaré que l'auteur dissimule l'expression de ses croyances afin de favoriser la percée de son livre dans des milieux de France rongés par le laïcisme. Mais alors pourquoi rééditer ces pages dans notre pays qui ne cherche qu'à garder et à fortifier son âme catholique ?

Claude Clément

L'ESPRIT DES LIVRES

S.-A. LAROCHELLE and C. T. FINK — « Handbook of medical ethics for nurses, physicians and priests ». Montréal, Catholic Truth Society, 1943. 14 cm. 364 pp.

Le texte original de ce manuel a été analysé et loué par le R. P. Joseph-Marie Parent dans la R. D. d'octobre 1941, page 165. Avec cette garantie, il ne me reste à formuler qu'un souhait pour la bienfaisante diffusion de la présente édition anglaise. La traduction laisse surtout paraître sa probité méticuleuse.

Regis McNeely

Abbé Gérard DION — « L'Œuvre des Terrains de Jeux de Québec ». Québec, Editions du Cap Diamant, 1943. 18 cm. 124 pp.

L'O. T. J., fondée à Québec en 1929, administre aujourd'hui plus de dix terrains dans les quartiers pourtant très divers de la vieille capitale. Elle cherche également à organiser les loisirs des adultes tout au long de l'année. M. Dion marque les étapes du chemin parcouru, enregistre les résultats obtenus, ouvre les perspectives d'avenir. Et c'est bien à raison. L'intelligence de cet effort et l'estime de ce succès ne conditionnent-elles pas le développement de l'œuvre, à Québec même comme dans les villes tendant à l'imiter ?

Serge Houle

Littérature

Thérèse TARDIF — « Désespoir de Vieille Fille ». Montréal, Les Editions de l'Arbre, 1943, 18.5 cm. 124 pages.

Quand on nous refuse le droit de choisir un travail utile, il faut accepter beaucoup de petites besognes dont on ne voit pas bien à quoi elles nous conduisent. Aussi arrive-t-il que le cœur manque — et nous disons alors : demain ; et encore : demain.

Cet obscur début est pour nous placer tout de suite dans la manière allusive et évasive de *Désespoir de Vieille Fille*. Et, je m'en doute, c'est bien peu pour y réussir : il n'est pas facile de syntoniser à pareille originalité. Si Mlle Tardif a visé un sommet ou, plus justement, un record, elle n'a pas manqué son coup. Son livre ne sera pas facilement surpassé. Par la morbidesse et l'extravagance de la pensée, par l'arbitraire et le néant de la composition, par l'obscurité et la bizarrerie fréquente de l'élocution, *Désespoir de Vieille Fille* nous conduit presque aux limites non seulement du permis, mais même du possible. L'insolite et l'arbitraire y tiennent une telle place qu'il est impossible de lui trouver un quelconque principe d'unité objective. L'œuvre d'art vit tout entière de l'unité que lui confère l'artiste, à partir d'un certain point. Cela lui est aussi essentiel que la respiration pour l'homme, mais Mlle Tardif ignore cette loi. Comme elle

l'avoue elle-même candidement, elle semble n'avoir écrit que « pour se rassasier de ses propres discours ». La seule unité que l'on puisse reconnaître à *Désespoir* est l'unité de provenance et une certaine unité de style et d'atmosphère. Sans cette unité assez matérielle, tout cela ne tiendrait ensemble que par le papier crème. Je ne m'en prends pas au nombre des sujets touchés, au nombre des choses évoquées ou suggérées dans ces 124 pages, mais je ne puis admettre un pareil défaut de continuité, une telle absence d'unité logique ou psychologique. Certains appelleront cela de la fantaisie ; pour moi, je n'y vois que du chaos et un chaos qui nous assaille avec fureur.

Chaotique et inexistant par la composition, *Désespoir de Vieille Fille* se rachète, autant que cela se peut, par le style ou l'élocution. A ce point de vue, malgré ce que j'appellerai son *contorsionnisme*, le livre de Mlle Tardif est un véritable phénomène. De la première à la dernière ligne, même dans la faiblesse de la pensée et la vilenie des sentiments, le style de Mlle Tardif exerce sur nous une étrange emprise où l'agacement croise l'intérêt et la sympathie. On dirait que les mots nous atteignent et nous retiennent par une force tout à fait étrangère à leur signification. C'est quelque chose qui pourrait être comparé au magnétisme de certains prédicateurs par ailleurs étonnamment dépourvus. Ses phrases ont un accent et une résonance indiscutables que seuls le talent, l'effort et la sincérité peuvent expliquer. Elle est sincère, en ce sens qu'elle vit imaginativement, et parfois jusqu'aux confins de l'hallucination, ce qu'elle écrit. C'est le secret de sa force, de cette véhémence à la fois contenue et martelée qui nous aiguillonne et nous exaspère. Son style a le mordant d'une limaille d'acier ; il en a aussi le charme. On se lasse très vite de cet émiettement forcené et comme agressif de la pensée dont voici quelques exemples pour votre édification.

« *Life is a flying arrow* ».

« *Le péché porte sa punition ; l'épreuve est dans la vertu* ».

« *Le cœur et les intestins du monde ne font qu'un* ».

« *L'amour est la ruse de la chair* ».

« *La fausse promesse de l'amour* ».

« *L'amour est la promesse de la chair* ».

« *L'amour, c'est le consentement à l'enfant* ».

« *Le mensonge de la femme* ».

« *Il n'y a que la chair* ».

« *Tout de même !* », etc.

Oui, tout de même ! Assez de ce laconisme oraculaire ! Ce démembrement systématique de la pensée est l'exacte antithèse de la beauté littéraire, de la parole nombreuse et déployée qui traduit l'émotion poétique. Mlle Tardif nous dit dans le rythme haché et cinglant dont elle ne sort pas : « L'amitié. Ou l'amour. Je ne suis pas vide d'âme, moi ; je ne suis pas vide

L'ESPRIT DES LIVRES

de ventre ». Laissons là ce rapprochement pour le moins inattendu, et disons que, s'il y a, dans *Désespoir*, du ventre, du sentiment, de la passion et même de la pensée, il n'y a pas trace d'âme. L'âme, l'*anima*, telle qu'entrevue par Claudel dans sa délicieuse parabole, me paraît infiniment étrangère à cet aboiement pythique. Je concéderai à ce livre la rigueur logique avant de lui reconnaître l'ombre d'une émotion poétique, quelque chose qui soit apparenté à la divine chanson d'*Anima*.

Cela ne signifie pas que je dénie tout talent à Mlle Tardif. Je l'ai assez dit plus haut. *Désespoir de Vieille Fille* contient d'excellentes choses : paragraphes, alinéas, phrases d'une densité et d'un réalisme rares. Toute la pièce intitulée : *Augustin renvoyant la femme* et qui vaguement aspire à la forme du vers (lequel est à jamais interdit à Mlle Tardif), brille d'un éclat dur, et, par la magie de l'allusion, fait lever sous nos yeux tout un monde inexprimé. Je n'ai pas à justifier toute la teneur de cette pièce, si je dis qu'elle atteint par moments à une réelle profondeur.

Je relève encore un bon nombre de notations brèves, qui, sans exceptionnelle originalité, me paraissent pleines de muscles et de sens. En voici une couple :

*« Amitié, degré supérieur de l'amour, sanctuaire
où l'on se retire pour méditer le bonheur de
l'être aimé ».*

*« Certaines dignités d'hommes ne trompent que
l'œil naïf. Il est un rayon pervers de
leur regard qui ne peut échapper à l'œil
qui le défie ».*

Mais pourquoi faut-il que ces trouvailles soient l'exception dans ce fouillis où le potin et le logogriphe voisinent avec de grossiers paradoxes qui sont de véritables défis à la plus élémentaire vérité ?

« Il n'y a que la chair ».

« Jouissance charnelle, unique jouissance, unique certitude ».

« La vérité est monstrueuse, et je la connais ».

« A moi le rêve ! »

Mlle Tardif aura beau me dire, avec un air dédaigneux, qu'elle note des états d'âmes passagers, je lui refuse, non pas au nom de la morale chrétienne, mais de la plus élémentaire probité intellectuelle, le droit de le faire sur ce mode. On a reproché à Mlle Tardif des expressions ordurières ou crûment suggestives, on s'est voilé la face parce qu'elle affiche le tourment de sa chair et son dépit de n'être pas, comme elle dit, dans « l'axe de la vie », mais je passerais volontiers l'éponge sur tout cela, si son livre ne violait pas les lois fondamentales de la vie de l'esprit et, par la fausseté et la contradiction, n'offensait pas mortellement la vérité.

(« Réponse à Désespoir de vieille fille » aura son tour le mois prochain).

Gabriel-M. Lussier, O. P.

REVUE DOMINICAINE

« Gants du Ciel ». Fasc. 1er : 23 cm. 128 pp. Fasc. II : 23 cm. 112 pp. Montréal, Editions Fides, 1943.

La présentation extérieure de cette nouvelle revue trimestrielle, lancée et dirigée par M. Guy Sylvestre, reproduit exactement celle de la défunte revue française *Vigile*. Les deux plus notables études du premier cahier, *La Conquête de la Liberté* par M. Jacques Maritain (pp. 85-109) et *Aragon, poète de cette guerre* (pp. 73-83) ne sont que des traductions et adaptations, même « à répétition » dans le premier cas. Du reste du sommaire, on retiendra une brève mais intéressante contribution de M. Gilles Hénault. Les autres collaborateurs n'étaient sans doute point dans leur veine la plus propice.

Le deuxième cahier nous apporte une tranche du nouveau volume de *Souvenirs* de Madame R. Maritain, quatorze pages vives et alertes de M. Clément Marchand, deux études solides et pertinentes du directeur, M. Guy Sylvestre, et de M. Jean Vallerand. Dans le secteur bibliographique un apport des plus appréciables est celui du T. R. P. Louis Lachance, O. P.

L'ensemble invite à penser, et l'on n'acceptera l'invitation ni sans travail des plus utiles ni sans enrichissement des plus désirables en notre Canada français.

Yves Filfe

Livres de guerre

Florence CONRAD — « Camarades de combat ». Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1942. 19.5 cm. 350 pp.

Les commérages d'une Américaine qui se dévoua pour la France en trois temps : pendant la « drôle de guerre » 1939-1940, en organisant les *loisirs du soldat* ; au moment de l'invasion hitlérienne, en soignant les blessés ; après l'armistice, en nourrissant les rationnés. Triple affirmation d'une noble générosité qui mérite tous nos hommages. Mais Mrs. Conrad n'entend point nous laisser ignorer la moindre bribe de ses charitables entreprises ! Son égocentrisme atteint parfois au lyrisme. Que nous sommes loin du talent fin, délicat, nuancé d'une compatriote de l'auteur, Mrs. Helen Mackay, dans son beau livre : « La France que j'aime » (cf. R. D., mars 1943, pp. 191-192).

Albert Lacroix

Jean MALAQUAIS — « Journal de guerre ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 19 cm. 336 pp.

Tranche nettement sur le *mare magnum* des livres du genre. A retenir.

Albert Lacroix

LES RECENSIONS DU MOIS...

La doctrine sociale de l'Eglise, par G.-C. Rutten, O. P.	\$1.00
Leçons sociales, par l'abbé Clément Baribeau75
Pour un ordre social chrétien, par L. Gauthier, C. S. V.	1.00
Mystique d'un monde nouveau par L.-J. Lebret, O. P.	1.00
De la primauté du bien commun contre les personalistes, par Charles de Koninck	1.25
Pour un ordre personaliste, par François Hertel	1.25
Le droit raciste à l'assaut de la civilisation, par Ernest Hamburger et alii	1.00
Racisme, Antisémitisme, Antichristianisme, par J. M. Œsterreicher	1.50
Hitler et le Christianisme, par Edmond Vermeil60
L'idéal chrétien du mariage, par Chan. J. Cardyn25
Petit traité du mariage, par l'abbé Jean Viollet25
Comment aimer pour être heureux, par Anne-M. Couvreur60
Camarades de combat, par Florence Conrad	2.00

L'incomparable

"PRIE AVEC L'ÉGLISE"

selon le rite dominicain

Ça veut dire :

*pas de gros missel à « traîner »,
pas de renvois à exécuter,
pas de grosses sommes à déboursier,*

« *Prie avec l'Eglise* » contient :

1.— La messe complète de chaque dimanche (le propre et le commun, et, s'il y a lieu, le propre d'une fête dont la solennité doit être transférée au dimanche).

2.— Une petite lettre « personnelle » très vivante qui est comme un message direct au lecteur.

3.— Deux pages de méditations ou réflexions appropriées pour chaque jour de la semaine.

4.— Les indications de l'attitude des fidèles (assis, debout, à genoux).

En un mot, « *Prie avec l'Eglise* » est le missel-miniature qu'il faut avoir pour bien suivre... ou au moins pour ne pas s'« embêter ».

Il se vend :

*2 sous
à la porte de l'église
tous les dimanches.*

Pour plus amples renseignements, écrivez-nous :

CENTRE CATHOLIQUE, 125, rue Wilbrod, OTTAWA, Canada

— OU —

LIBRAIRIE DOMINICAINE, 5375, av. N.-D. de Grâce, Montréal

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL
MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert



Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS Co.
of Canada, Limited



2875, rue CENTRE

MONTRÉAL

Willbank 7121

V....

LE DROIT

le grand quotidien français de la capitale du Canada, est non seulement l'organe officiel des Canadiens français d'Ottawa et de tout l'Ontario, il est aussi le journal quotidien français ayant la plus forte circulation dans tout l'Ouest de la Province de Québec. Par delà la rivière Outaouais, dans les comtés de Papineau, Hull, Gatineau et Pontiac, sur les bords de La Lièvre comme le long de la Gatineau, dans le Témiscamingue comme dans les régions minières de l'Abitibi, partout circule LE DROIT, le seul quotidien français publié à l'ouest de Montréal. Pour les meilleures nouvelles de la capitale fédérale et tous renseignements sur l'activité des vôtres dans cette partie du pays abonnez-vous au journal LE DROIT, 98, rue Georges, Ottawa.

*Achète bien
qui achète chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE

*Au service du public
depuis 1868*

Tél. HArbour 7251

Ouvert jour et nuit

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

Zenith
INC.

Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. ATlantic 1988

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

ARTHUR GUYOT, ENRG.

1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577
MONTRÉAL

NOS TABERNACLES
SONT EXCLUSIFS EN
MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLard 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau
LINGERIE
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

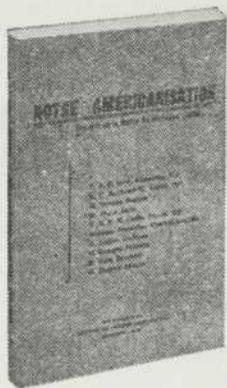
1 4 8 0 - 9 0
Mt-Royal est

M **MESSIER** *Limitée*

J.-E. CADIEUX, PRÉS.

J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

32 rayons
FAlkirk 3541



NOTRE AMÉRICANISATION

*Influence de l'américanisation dans notre vie
religieuse, familiale et nationale.*

PRIX : \$0.75

Eve Lavallière

VIE ET CONVERSION

(1866-1929)

Du théâtre à l'église

par Omer ENGLEBERT

• • •

(avec gravures hors-texte)

PRIX : \$1.25



COMMENT ÉDUCER VOS ENFANTS

par le R. Père Jean BOUSQUET, O. P.

*« Les enfants n'écoutent plus rien...
Pourquoi ?
A qui la faute ?...
Les bons éducateurs ne s'improvisent pas ».*

PRIX : \$0.75

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTREAL
TÉL. EL. 4677

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA
TÉL. 2-7363

SUR LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE...

Collection Catholique :

Rejoindre Dieu, par R.-M. Bruckberger	\$0.40
Ainsi donc encore une fois, par Paul Claudel40
Ecoute, ma fille, par Paul Claudel40
La retraite aux hommes chez les Dominicains, par André David40
Les signets du missel, par René Fernandat40
Sa Sainteté Pie XII, par M.-S. Gillet, O. P.40
Dieu, l'âme et le sentiment, par Francis Jammes60
Lacordaire et nous, par F. Mauriac40
Prières, par Charles Péguy60
La France, par Charles Péguy45
Pensées, par Charles Péguy60
Souvenirs, par Charles Péguy60
Le Sang, la Croix, la Vérité, par sainte Catherine de Sienne40
Hommes, mes frères, par A.-D. Sertillanges, O. P.40
Vie de Jeanne d'Arc, par Elle-même, présentée par Omer Englebert40

Chronique des Pasquier, par Georges Duhamel :

Le notaire du Havre	\$1.25
Le jardin des bêtes sauvages	1.25
Vue de la terre promise	1.25
La nuit de la Saint-Jean	1.25
Le désert de Bièvres	1.25
Les maîtres	1.25
Cécile parmi nous	1.25
Le combat contre les ombres	1.25
Suzanne et les jeunes hommes	1.25

Albertine Morin-Labrecque :

La vie de Franz Liszt	\$0.60
La destinée glorieuse de Mozart20
La vie de Beethoven35
Franz Schubert35
Félix Mendelssohn35
Vie et mort de Frédéric Chopin35
Jean Sébastien Bach25

L'art de vivre, par Franc-Nohain	1.25
Batoche (Louis Riel), par Jules Le Chevalier, O. M. I.	1.50
Comment éduquer vos enfants, par Jean Bousquet, O. P.75
Chacun sa vie, par Berthelot Brunet	1.00
Pointe au Chêne, par A. Saint-Pierre	1.00

Consultez notre catalogue général pour choisir vos volumes

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTREAL
TÉL. EL. 4677

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA
TÉL. 2-7363

NOUVEAUTÉS

Le Mariage blanc d'Armandine, par Berthelot Brunet (contes)	\$1.00
L'entrée en lutte, par Winston Churchill	2.50
La lutte sans relâche, par Winston Churchill	2.50
La fin du commencement, par Winston Churchill	2.00
Les morts nous regardent, par G. Kersh	2.00
Cœurs généreux, par N. Shute (roman)	2.00
Borduas, par Robert Elie80
La discipline préventive, par L. Riboulet	1.25
De l'Eucharistie à la Trinité, par M.-V. Bernadot, O. P.50
L'épopée de la France combattante, par R. Aglion	2.25
Secrets et ressources des bois du Québec, par J.-M. Gauvreau	1.25
Opinions, par R. Tanghe50
L'abatis, par F.-A. Savard	1.00
La harpe de S. François, par F. Timmermans	1.00
Originaux et détraqués, par Louis Fréchette	1.25
Le Rosaire, par F.-L. Barclay (roman)	1.25
Combat de l'exil, par Henri Laugier	1.25
Mission française, par R. Ristelhueber	1.25
Adagio, contes de Félix Leclerc	1.00
Mermoz, par J. Kessel	1.50
La musique intérieure, par C. Maurras	1.25
Le monde est un, par Wendell L. Wilkie	2.00
Molière, par P. Brisson	1.50
Brésil, terre d'avenir, par S. Zweig	1.50
Le diable au corps, par R. Radiguet	1.25
Le premier péril, par R. Bergeron50
Mille regrets, par E. Triolet	1.25
Eve Lavallière, par Omer Englebert	1.25
Saint Vincent Ferrer, par Henri Ghéon	1.00
Pointe au Chêne, par A. Saint-Pierre, O. P.	1.00
Le carême sanctifié, par P. Wittebolle, C. SS. R.50
Les âmes confiantes, par Jos. Schrijvers, C. SS. R.75

Notre catalogue général contient les publications
de tous les éditeurs de livres en français

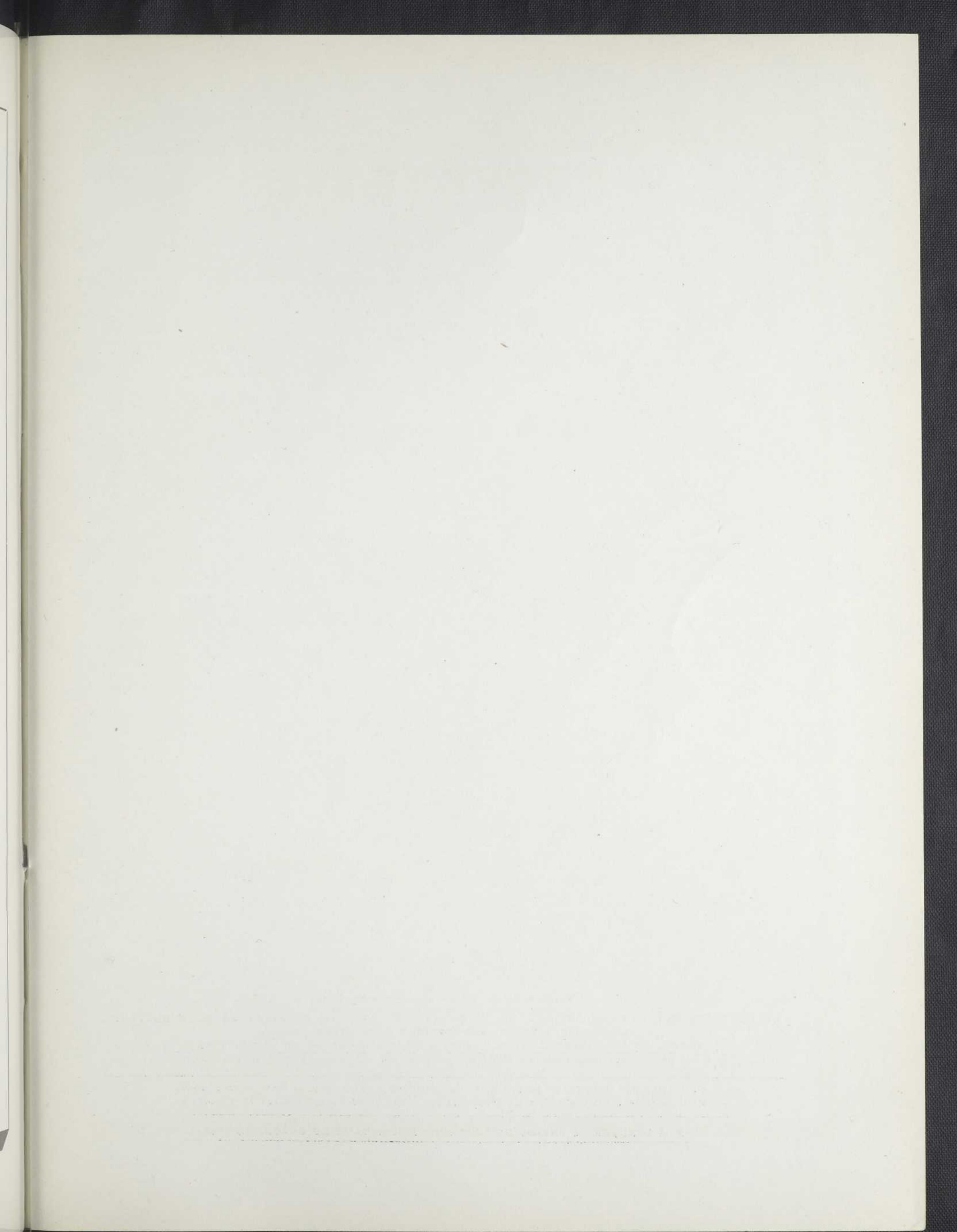
Abonnez-vous à

« LE ROSAIRE »

Bulletin mensuel des Pères Dominicains

- imprimé en couleurs
- illustrations variées et de bon goût
- articles courts, doctrinaux, simples

Abonnement :	{	Canada :	\$0.35
		Etats-Unis :	\$0.50
Abonnement de bienfaiteur :	{	Canada (2 ans) :	\$1.00
		Etats-Unis (3 ans) :	\$2.00



Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;
LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

« Ne jetez pas cette revue au feu ni ne la détruisez d'autre façon... Retournez-nous-la,
ou donnez-la à un organisme de récupération. Vous contribuerez ainsi à la victoire ».

IMP. À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL

